

de faux & faux 1920

*1920 21semble ne
par
avec
été
publie*

VOL. II

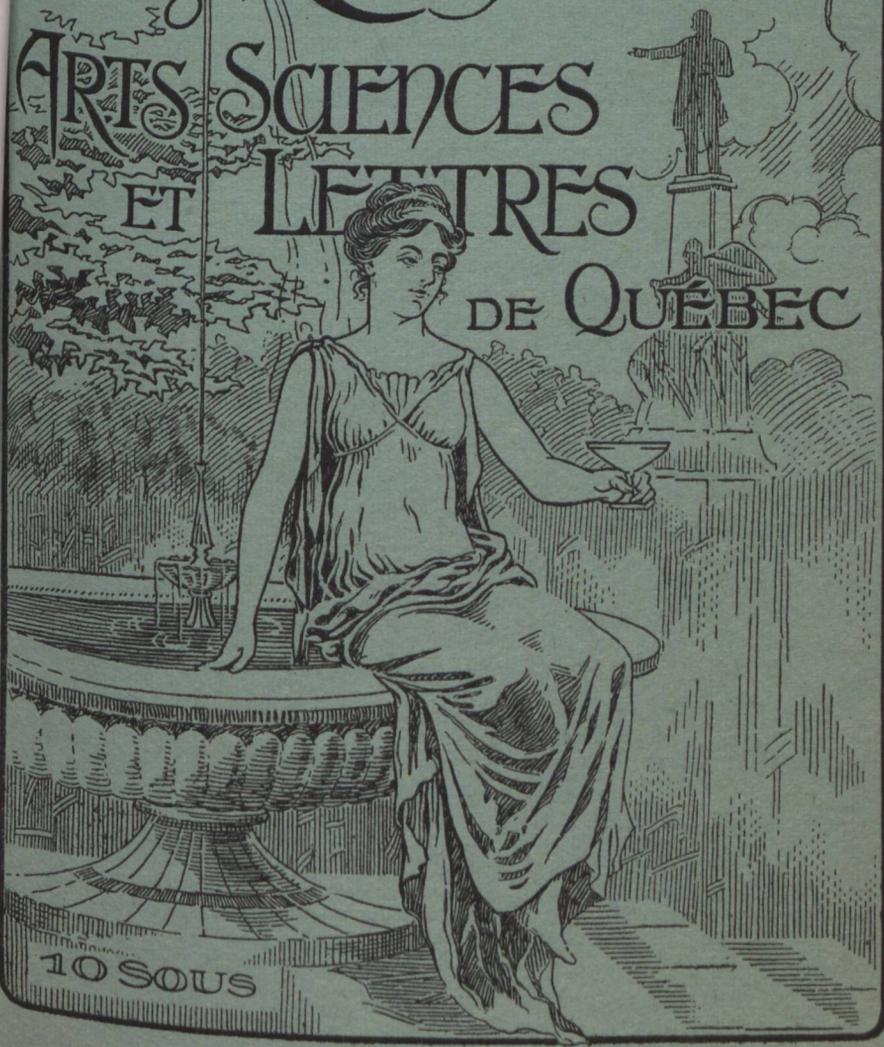
Québec, avril et mai 1920

Nos. 8 et 9

Le Terroir

Organe de la Société des

ARTS SCIENCES
ET LETTRES
DE QUÉBEC



10 SOUS

Sommaire :

	Pages
Hospitalité de Nuit, (poésie) par Derfla.....	370
Missisquoi (conférence) par M. Oscar Boulanger.....	374
Accueil enthousiaste par G. B.....	385
Deux Régimes par Benjamin Sulte.....	387
Le Monument Laurier par Camille Duguay.....	391
Un Art Architectural par Jules-S. Lesage.....	397
Le Canada aux Artistes Canadiens par Léo Le Roy.....	400
Le Coin des Artistes, Georges Duquet par H. M.....	403
Une veillée du Bon Vieux Temps par G.-E. M.....	405
La "Scouine" par W. A Baker.....	409
A Thsitagama par René.....	413
Un Naufrage par le Major Théo. Paquet.....	415
Les Echos de la Société des Arts, Sciences et Lettres.....	419
Revue des Lectures, par Damase Potvin.....	424
Colonisons.....	431

GRAVURES

M. Benjamin Sulte (portrait).....	388
Sur les Glacis (gravure).....	404
M. W. A. Baker (portrait).....	409
La saison de la pêche sur le Saint-Laurent.....	423

Abonnement : Un an, \$1.00 Six mois, \$0.50 Etranger, \$1.50
Taux d'annonces fournis sur demande

Adresse: D. Potvin, Sec. de la rédaction, 410, rue St-Jean, Québec

Arthur E. Simard, LL.,L.

NOTAIRE { Agent d'immeubles et
 { Prêts hypothécaires

64, rue St-Joseph, QUEBEC.

Tél: { Bureau 2126
 { Résidence 4586

Bureau du soir: 408, rue St-Jean.

L. AUGER

ARCHITECTE

Membre de l'Association des Architectes de la Province
de Québec et membre de l'Institut Royal
des architectes canadiens.

39, rue St-Jean, - Québec - TEL 1909

LE TERROIR

ORGANE DE LA

Société des Arts, Sciences et Lettres de Québec

REVUE MENSUELLE

BUREAU
410, RUE ST-JEAN
QUEBEC.



NOTRE REVUE

Nous sommes décidément aux prises avec la crise du papier et nous devons forcément en donner une preuve. Le papier qui sert à notre revue—le plus dispendieux s. v. p.—est présentement fort difficile à obtenir, si difficile que pour notre présent numéro, notre imprimeur n'a pu le recevoir que quinze jours en retard.

De sorte que nous nous voyons à regret dans l'obligation de publier encore un "deux dans un". C'est-à-dire que les numéros d'avril et de mai forment le présent fascicule. Nous y avons ajouté seize pages. Ce numéro renferme donc 64 pages au lieu de 48.

Nous comptons sur l'indulgence reconnue de nos lecteurs pour nous pardonner ces contretemps et nous aider à supporter ces ennuis que nous metterions bien sur le dos de la guerre, allez, si elle n'était pas finie, mais dont nous accablons les épaules de l'"après-guerre."



HOSPITALITÉ DE NUIT



*Un de mes amis, entre nous,
Vient de faire une chose exquise,
A rendre saint François d'Assise,
S'il était possible, jaloux.*

*C'était un soir de cet automne.
L'hiver venait : pour l'annoncer,
Le vent du Nord sans se lasser
Chantait sa chanson monotone.*

*Debors, et du même frisson,
Tristement se mouraient les choses ;
Mais dans ces murs, portes bien closes,
On se moquait de l'Aquilon.*

*Et doucement, à l'ordinaire,
Dans la lumière et la chaleur,
Chacun terminait son labeur,
Ou murmurait une prière.*

*Chez l'ami, l'électricité
Resplendissait, et, souveraine,
Par la fenêtre sur la plaine
Jetait un chemin de clarté.*

Or, quelque part dans les ténèbres
Grelottait un petit oiseau;
Chaque instant, un spasme nouveau
Venait secouer ses vertèbres.

Avant de sombrer dans ce noir,
Croyant à la lumière encore,
Il ouvrit son œil incolore
Avec un invincible espoir.

Soudain, il retrouva ses ailes,
Un doux souffle sur lui passa,
Et dans l'espace il s'élança,
De la clarté plein ses prunelles.

Entre deux murs d'ombre il glissait,
Gentille flèche qui palpète,
Allant toujours, toujours plus vite,
Vers le but qui le fascinait.

Et voici que son vol rapide
Atteint le foyer qu'il poursuit;
Contre les ténèbres qu'il fuit
Voici le refuge splendide.

Alors, le confrère entendit
— Bruit léger qu'il sut reconnaître —
Se heurter contre sa fenêtre
Des ailes d'oiseau tout petit.

Il vit la frêle créature
Devant sa vitre voleter,
Et sans nul repos s'obstiner
Contre l'invisible clôture.

Il n'y tint plus. Et prudemment,
S'avançant par les lignes sombres,
Sans faire trop danser les ombres,
Il ouvrit un carreau tout grand.

Bien vite le cher volatile
Tomba dans le piège sauveur,
Et l'ami, d'un geste vainqueur,
Referma le carreau mobile.

Mais le captif voulait dormir;
Il fit quelques tours dans l'espace,
Puis, dans un coin, d'une aile lasse,
De suite il alla se blottir.

La lumière était toute haute,
Et l'oiseau ne dort pas ainsi:
L'ami dut se coucher aussi
Pour ne pas déranger son hôte.

Et de penser que le mignon
Lui devait cette nuit beureuse,
Il s'endormit l'âme joyeuse
Et le cœur gai comme pinson.

Il fut debout avec l'aurore.
Tout était calme, il faisait beau.
Sans bruit il ouvrit un carreau:
L'hôte chéri dormait encore.

Dans ses deux mains comme en un nid
Il mit l'oiselet qui s'éveille,
Et lui dit tout bas à l'oreille:
Bonjour! petit frère béni.

Mais celui-ci par la croisée
Ayant vu rougeoyer le ciel,
Sous le chaud baiser fraternel
Roidit son aile reposée.

L'ami se recueillit un peu,
Puis, vers l'Orient qui s'enflamme,
D'une main où tremble son âme,
Il lança l'oiseau du Bon Dieu.

DERFLA



MISSISQUOI

Conférence faite par M. Oscar Boulanger, avocat, sous les auspices de la Société des Arts, Sciences et Lettres, le 12 mars 1920, en la Salle de l'Académie Commerciale.

(Suite et fin)

Avertis de la descente des soldats, les propriétaires du "Missisquoi Post" s'étaient sauvés dans le Vermont à travers bois. Thomas avait été obligé de laisser à Stanbridge East sa jeune femme, fille de Martin Rice, fondateur de Riceburg, qui se mourait de tuberculose. Comme les derniers moments de la malheureuse jeune femme approchaient son mari voulut la revoir une dernière fois et rentra au Canada. Mais les soldats apprirent son retour et une compagnie entière entourait la maison de Martin Rice, attendant le dernier soupir de Madame Thomas pour arrêter son mari. Mais ce dernier leur glissa entre les doigts, déguisé en femme.

Outre la distinction d'avoir eu un journal radical, le village de Stanbridge East réclame encore la gloire d'avoir donné asile au père d'un président des Etats-Unis. En effet, dans l'été de 1820 arriva à Stanbridge East, venant d'Irlande, un jeune homme du nom de William Arthur, que le village engagea comme maître d'école pour un an. Il épousa la fille de George W. Stone, de Dunham, et quelque temps après accepta la position de professeur au High School de comté, à Fairfield, Vermont. C'est peu après son arrivée à Fairfield que naquit son fils, Chester A. Arthur, qui devint président des Etats-Unis, et dont la mère était une Canadienne du comté de Missisquoi. Le président Arthur est plus ou moins oublié aujourd'hui, s'étant contenté d'être un chef d'état constitutionnel sans aspirer à devenir le pape laïque de la Chrétienté.

La tradition veut que les deux Nelsons, le Dr Wolfred et Robert, le "président de la république du Bas-Canada", aient passé par Stanbridge East dans leur fuite aux Etats-Unis et que les principaux citoyens de l'endroit favorisèrent leur évasion. Il est aussi fort probable que c'est le chemin que prit Papineau, quand le gouvernement eut offert \$4,000.00 pour son arrestation et qu'il décida de changer d'air, laissant sans chef et sans direction les pauvres gens que son éloquence irréflectible avait poussés à la révolte, chose qui ne sera jamais à son honneur. Stanbridge East était bien reconnu pour "un trou de rebelles" et Papineau connaissait bien l'endroit, y ayant prononcé un discours enflammé, à la porte de la vieille église. La route du Richelieu était étroitement surveillée et il s'y trouvait des détachements de soldats à différents endroits, de sorte que

les fugitifs, au lieu de gagner directement la frontière, durent faire un détour par les bois de Farnham. Il y avait toute une organisation, connue humoristiquement sous le nom de "underground railway", pour cacher, escorter et guider les proscrits politiques à travers le comté de Missisquoi et au-delà de la frontière. Feu Matthew Saxe, un des colons des "terres noires" de Farnham, avait l'habitude de raconter qu'un jour qu'il travaillait à défricher sa ferme dans les bois il vit venir à lui deux hommes à l'air distingué, mais très fatigués, qui lui demandèrent de lui indiquer le plus court chemin vers la frontière. Saxe n'eut pas le moindre doute que ces deux personnages étaient des fugitifs, mais malgré qu'il fût un "Tory" du plus pur indigo, son bon cœur l'emporta sur sa passion politique et il invita les deux étrangers à entrer chez lui pour se reposer et leur offrit des vivres et des rafraîchissements. Bien que nous n'ayions pas de preuves positives du fait, la tradition veut que ces deux étrangers distingués aient été les deux Nelson. Au sortir du bois de Farnham ils furent accueillis par O'Shea, un partisan des patriotes qui les conduisit chez Martin Rice, beau-père de H. J. Thomas, rédacteur du "Missisquoi Post", de Stanbridge East. Rice les conduisit chez Alonzo Harris qui à son tour les mena à "Dutch Street"—un rang du canton de Stanbridge ainsi nommé parce qu'il fut ouvert par des familles d'origines hollandaise et allemande—où Benjamin Macdonald en prit charge et les remit à John Holt qui enfin les laissa en sûreté à Swanton, de l'autre côté de la frontière.

Ces faits démontrent qu'une partie de la population du comté de Missisquoi était sympathique aux patriotes et voulait tout autant que les Canadiens français la réforme du gouvernement, sans cependant approuver la revendication de ces réformes par la force armée.

Le 6 décembre 1837, à l'endroit appelé Moore's Corner, et où se trouve aujourd'hui la gare de Saint-Armand du Central Vermont R.R. et le petit village de Saint-Armand Station, une collision eut lieu entre une petite bande de patriotes et les milices de Missisquoi. Ce jour-là, à bonne heure, le matin, le village de Missisquoi Bay, aujourd'hui Philipsburg, fut réveillé par les cris d'une petite bande d'une soixantaine d'hommes à demi-ivres paradant dans la rue principale et criant des insultes et des menaces aux habitants qu'ils apercevaient. Après avoir terrorisé le village pendant quelque temps ils partirent dans la direction de Swanton de l'autre côté de la rivière, après avoir assuré les habitants du village qu'ils reviendraient brûler leurs maisons. Cette bande de patriotes venait de la vallée du Richelieu et était en route pour Swanton où on espérait trouver des armes et des munitions. Elle était conduite par Julien Gagnon, de St-Va-lentin, dans les environs de Saint-Jean.

Après le départ de la bande pour Swanton on s'empressa d'organiser la résistance et de prendre les mesures nécessaires pour protéger le village que les patriotes avaient promis d'incendier. Le village de Missisquoi Bay se préparait donc pour son troisième siège, car en 1712, le 12 octobre, le colonel Clark, de

l'armée américaine du général Wilkinson, s'en était emparé, tuant un des habitants et faisant plusieurs autres prisonniers; le village évacué par les Américains durant l'hiver, fut réoccupé par eux l'année suivante. Les femmes et les enfants furent mis en lieu sûr et des messagers furent envoyés dans toutes les directions pour donner l'alarme dans la campagne. Des wagons, accompagnés par une petite escorte, furent dépêchés au poste militaire le plus rapproché pour y obtenir des armes et des munitions et des sentinelles furent placées pour garder les chemins conduisant au village. Dans l'après-midi, des groupes d'hommes commencèrent à arriver de Bedford, Pigeon Hill et Frelighsburg, les villages voisins et bientôt il y eut environ 300 hommes rassemblés dans le petit village. Vers la fin de l'après-midi, les wagons qu'on avait envoyés chercher des armes et qu'on attendait avec anxiété furent aperçus de l'autre côté de la baie que le chemin venant de l'ouest doit contourner, avant d'arriver à Philipsburg. On avait fortifié l'église méthodiste, solide construction en pierre érigée en 1719 et encore debout aujourd'hui, et c'est là que les armes et les munitions furent transportées. On attendait les patriotes d'un moment à l'autre et les défenseurs jugèrent qu'il était de meilleure tactique d'aller au-devant d'eux et de leur livrer bataille en rase campagne plutôt que dans les rues étroites du village. Ils prirent donc position à environ un demi-mille au sud du village, et envoyèrent un parti d'éclaireurs en avant pour prévenir toute surprise. John P. Deal fut envoyé à cheval jusqu'à Highgate de l'autre côté de la frontière, où il y a une fourche de chemins, l'un conduisant tout droit à la Baie et l'autre conduisant aussi à la baie, mais en faisant un détour par Moore's Corner, aujourd'hui St-Armand Station. Le temps passait et la nuit venait. Mais après une longue attente John P. Deal, à son poste d'écoute, entendit les chants et les cris des patriotes qui revenaient de Swanton. Leur nombre avait augmenté et ils étaient maintenant un couple de cents. L'éclaireur qui épiait leur mouvement avec anxiété les vit tourner vers l'ouest à la fourche des chemins et se diriger vers Moore's Corner. On apprit ensuite qu'un certain James Spooner avait informé les patriotes de la réception qui les attendait à la Baie et de la position des défenseurs. Deal s'empressa de sauter sur son cheval et d'apporter la nouvelle à ses chefs. Il était alors sept heures du soir. Sous la direction de Philip Henry Moore, qui devint plus tard registrateur du comté de Missisquoi et ensuite Conseiller Législatif pour la division de Bedford, la plus grande partie des défenseurs partirent pour Moore's Corner à la rencontre des patriotes. Ils prirent position sur une colline du côté nord de la rivière du Rocher, d'où ils dominaient l'étroite vallée au fond de laquelle se trouvait la ferme de Hiram Moore et le pont sur lequel devait passer les rebelles venant de Swanton. On entendait déjà le bruit que faisait leur troupe en marche. Ils paraissaient bien armés et avaient deux petits canons trainés par des chevaux enlevés aux fermes Miller et Sigsby, les deux premières du côté canadien de la frontière. Ils s'avançaient rapidement

descendant à la course la côte conduisant au pont de la Rivière du Rocher. Les volontaires de Missisquoi étaient sur la côte nord. En réponse aux provocations et aux insultes des patriotes l'un des volontaires déchargea son fusil dans leur direction et ce fut le signal d'une fusillade générale qui dura quelques minutes aux dernières lueurs du crépuscule. Les patriotes, pris de panique, retraits à l'immédiatement, laissant plusieurs blessés et un mort sur le champ de bataille, ainsi que leurs deux canons, 70 mousquets, 5 barils de poudre à canon, 6 boîtes de munitions et deux petits drapeaux. La bataille était finie et l'ennemi en vallée, se firent entendre. Un groupe de volontaires descendit immédiatement la colline pour s'enquérir et déloger les rebelles. Solomon Wallbridge, de Mystic, enfonça la porte et sur le plancher on trouva deux pauvres diables assez gravement blessés et dans une autre chambre Robert Shore Milnes Bouchette, de Québec, aussi blessé à qui Julien Gagnon sembla avoir passé le commandement de la troupe. Gagnon lui-même fut fait prisonnier à la ferme Moore.

Des deux canons pris aux patriotes l'un fut alloué aux volontaires de Freighsburg et comme ils approchaient de leur village ils voulurent en tirer un coup pour célébrer leur victoire ; le canon fit explosion, mais sans blesser personne. La même aventure arriva à l'autre canon qui avait été accordé aux volontaires de Clarenceville, quelques années plus tard ; comme on voulait le tirer au cours d'une démonstration patriotique quelconque. Les deux petits étendards échurent à Philip H. Moore qui en fit don au gouvernement et ils doivent se trouver aujourd'hui au musée du Palais Législatif.

Comme l'on sait, la rébellion fut noyée dans le sang par Sir John Colborne à Saint-Denis, Saint-Eustache et Odelltown. Un grand nombre de patriotes, craignant d'être arrêtés et exécutés passèrent la frontière. Les Américains étaient en général très sympathiques aux patriotes et les aidèrent et les favorisèrent dans leurs projets. Quelques-uns des réfugiés tentèrent à différentes occasions de se venger sur la population "tory" et les habitants du sud du comté de Missisquoi eurent plus d'une fois à regretter leur proximité de la frontière. Encouragés par la complicité tacite des autorités du Vermont, les patriotes réfugiés dans cet Etat organisèrent nombre de raids sur les fermes de Missisquoi, afin de punir leurs propriétaires de s'être enrôlés dans la milice du comté et de leur avoir infligé la défaite de Moore's Corner. Pendant tout l'hiver de 1838-39 les fermiers de Missisquoi furent continuellement tenus en alerte et dans la terreur. Le 30 décembre 1838, en pleine nuit, la ferme de John Gibson, à Beech Ridge, dans la paroisse de St-George de Clarenceville, fut attaquée par une bande de maraudeurs, venus en sleigh de Alburg, de l'autre côté de la frontière, et qui s'étaient noirci le visage pour ne pas être reconnus. Après avoir terrorisé Gibson et sa famille on les chassa de la maison à laquelle on mit le feu.

Les fermiers de Missisquoi usèrent de représailles et brûlèrent les bâtisses d'un nommé Grogan, partisan des réfugiés, qu'ils accusaient à tort ou à raison

d'avoir averti les raiders que la patrouille militaire à la frontière avait été retirée. Madame Grogan fut chassée de sa maison avec ses enfants et rejoignit son mari qui avait déjà fui aux Etats-Unis.

Mais le raid le plus sérieux est celui dont fut victime Abraham Vosburg, pionnier d'origine hollandaise, venu de l'Etat de New-York. Son fils avait fait partie de la milice volontaire de Missisquoi pendant les troubles. Entre deux et trois heures du matin, le 3 février 1839, la maison de Vosburg fut attaquée par une troupe de douze ou quatorze hommes, armés de mousquets et de baïonnettes. Vosburg et son fils n'étaient pas couchés, car les fermiers de la région vivaient dans une telle terreur qu'ils n'osaient se coucher la nuit. Les maraudeurs enfoncèrent les fenêtres et firent irruption dans la maison. Ils se firent remettre tout l'argent qui se trouvait dans la maison, enlevèrent les objets qui leur plurent et détruisirent le reste. Ils mirent le feu à la grange après avoir pris deux chevaux et une grande sleigh qu'ils chargèrent des dépouilles de la maison, puis ayant enfermé la famille Vosburg dans la cuisine, ils mirent le feu à la maison. Le fils Vosburg, bien que blessé de trois coups de baïonnette, réussit à s'échapper et à donner l'alarme aux voisins, qui après le départ de la bande purent éteindre les flammes. Vosburg, l'aîné, fut aussi sauvagement maltraité à coups de crosse de fusil et laissé pour mort. Il en revint, cependant. Les autorités américaines furent excessivement lentes à supprimer ces actes de banditisme, mais à la fin, cédant aux représentations du gouvernement anglais, les Etats-Unis donnèrent l'ordre au général Worth, en charge de la frontière du lac Champlain, de désarmer les réfugiés et leurs partisans et enfin les fermiers de Missisquoi, le long de la frontière, purent dormir en paix.

* * *

En 1864, une affaire qui faillit provoquer la guerre entre l'Angleterre et les Etats-Unis,—le raid de St-Albans—eut son dénouement dans le comté de Missisquoi. La guerre de Sécession se poursuivait alors entre le Nord et le Sud des Etats-Unis. C'est un fait historique bien reconnu que durant cette guerre civile les deux armées souvent envoyèrent des détachements en territoire ennemi pour piller et massacrer les habitants de quelque petite ville isolée et sans défense. Le raid de St-Albans est une opération de ce genre, accomplie par des soldats confédérés, comme on appelait les soldats du Sud, contre la petite ville de St-Albans, qui se trouve dans l'Etat du Vermont, sur le lac Champlain, à environ 20 milles de la frontière entre le Vermont et le comté de Missisquoi. Disons en passant que St-Albans est aujourd'hui une ville canadienne-française et qu'on y entend parler français presque autant qu'à Québec. Le raid de St-Albans faisait partie d'un plan du gouvernement confédéré pour harasser les villes du Nord, sur la frontière canadienne, comme représailles pour des raids semblables faits dans le sud par les nordistes.

L'exécution du projet fut confiée au lieutenant Bennet H. Young et à une vingtaine de soldats confédérés. Bennet et ses compagnons étaient des prisonniers de guerre qui s'étaient échappés des lignes nordistes et s'étaient réfugiés au Canada. C'est à la suggestion de MM. Clay et Thompson, agents du gouvernement confédéré à Montréal, que St-Albans fut choisi comme l'objectif du raid de Young et de ses hommes.

Le 10 octobre 1864, trois étrangers firent leur apparition à l'hôtel Tremont de St-Albans et deux autres s'enregistrèrent à l'hôtel Américain. Ils avaient l'air de citoyens bien paisibles et l'un d'eux semblait même excessivement religieux, lisant souvent la Bible à haute voix à ses compagnons, dans la rotonde de l'hôtel. Sous prétexte de chasse ces hommes se procurèrent des fusils et des munitions et se mirent au courant de la situation des banques, des écuries et des conditions générales de la ville. Le 19 octobre, plusieurs autres étrangers arrivèrent aux hôtels. Ce jour-là la plupart des hommes influents de St-Albans étaient à Montpellier, capital de l'Etat, où quelque projet de loi intéressant la ville devait être voté par la Législature. A trois heures de l'après-midi, heure de la fermeture des banques, les trois banques de St-Albans furent envahies en même temps par des hommes armés qui, mettant en joue le caissier en train de compter ses fonds, l'informèrent tranquillement qu'ils étaient des soldats confédérés et qu'ils n'auraient pas le moindre scrupule à lui faire sauter la cervelle s'il ne leur remettait pas tout l'argent qu'il avait en caisse. Pendant ce temps-là le lieutenant Young et une partie de ses hommes sur des chevaux volés aux différentes écuries de louage de la ville, occupaient la rue et tenaient le public en respect. Le coup réussit à merveille et les maraudeurs firent main basse sur des milliers et des milliers de dollars. Mais déjà les citoyens commençaient à s'armer et à s'organiser et plusieurs coups de feu furent échangés entre les maraudeurs et les citoyens. Au cours de cette fusillade, un citoyen de St-Albans, un nommé Elias Morrison, fut tué. Ironie du sort, cette victime était un "copperhead", ou partisan du Sud, et il ne prit pas part à la bataille, mais fut tué alors qu'il travaillait à la construction d'un édifice.

Mais comme la résistance devenait plus vive Young et ses hommes s'empresèrent de décamper vers la frontière canadienne sur leurs chevaux volés. Un parti de poursuivants fut organisé mais on ne put les rejoindre avant qu'ils eussent traversé dans le comté de Missisquoi. Après avoir passé la frontière, la troupe de Young se sépara et chacun prit son côté, afin d'échapper plus facilement à l'arrestation. Les autorités canadiennes donnèrent immédiatement ordre d'appréhender les raiders. Deux d'entre eux du nom de Spurr et Bruce furent arrêtés à l'hôtel de Stanbridge East, où ils s'étaient confortablement installés pour se reposer de leurs fatigues; on trouva sur eux plusieurs milliers de dollars en billets de banque américains qui furent confisqués. Un nommé Thomas B. Collins fut arrêté à l'autre hôtel de Stanbridge East et un quatrième dans la rue. Deux

autres raiders, James A. Doty et Joseph McGrority, furent trouvés cachés dans le foin dans la grange de Malcolm Ross, dans le canton de Dunham. Le lieutenant Bennett H. Young, leader des maraudeurs, fut arrêté à St-Armand Est. Les autres compagnons de Bennett furent arrêtés à divers endroits du comté de Missisquoi et l'un d'eux, Dudley Moore, se rendit même jusqu'à Waterloo, où il fut appréhendé. Les prisonniers au nombre de treize—plusieurs des raiders réussirent à échapper à l'arrestation,—furent conduits à Montréal et comparurent devant le juge J. C. Coursol, de la Cour des Sessions de la Paix, pour enquête préliminaire sur instance en extradition à la poursuite du gouvernement des Etats-Unis qui avait logé une plainte pour vol de grand chemin contre les accusés. Après avoir entendu la preuve, le juge Coursol décida qu'il n'avait pas juridiction pour cette affaire et libéra les prisonniers. C'est alors que le chef de police Lamothe de Montréal, apprenant que les prisonniers avaient été relâchés, et sans attendre l'autorisation de la Cour, leur remit tout l'argent qui avait été confisqué en leur possession, ce pourquoi il fut blâmé.

Le lieutenant Young et ses camarades furent immédiatement arrêtés de nouveau et traduits devant le juge Smith de la Cour Supérieure. Ce nouveau procès en extradition dura longtemps et les meilleurs avocats du Barreau de Montréal dans le temps y prirent part, soit d'un côté soit de l'autre. Le gouvernement des Etats-Unis était représenté par Bernard Devlin et Strachan Bethune et les prisonniers par l'honorable J. J. C. Abbot, plus tard Sir John Abbot et premier ministre du Canada et E. Carter, M. J. C. Kerr représentait le gouvernement canadien.

Heureusement pour les prisonniers l'honorable juge Smith en vint à la même conclusion que le juge Coursol, à savoir que le délit commis par Young et ses affidés avait plutôt un caractère politique que criminel, était un acte de guerre et n'était pas compris dans la liste des crimes sujets à extradition, dans le traité d'extradition anglo-américain. La demande en extradition du gouvernement américain fut donc refusée. Si elle eut été accordée, les prisonniers auraient certainement été fusillés en mettant pied sur le sol américain. Le jugement de l'honorable juge Smith fut accueilli par un tonnerre d'applaudissements que les huissiers audienciers ne purent faire cesser et auquel répondit les hurrahs d'une foule immense qui n'avait pu trouver place dans la salle d'audience et remplissait les corridors et la place du Palais de Justice. Il est reconnu que les sympathies des Canadiens étaient pour le Sud.

* * *

Le comté de Missisquoi fut aussi le théâtre des deux invasions de la province de Québec par les Féliens, en 1866 et 1870. Le 7 juin 1866, environ 1,800 Féliens traversèrent la frontière et pénétrèrent dans la paroisse de St-Armand Est.

Depuis 1864 il y avait eu des alertes constantes et depuis 1865 la Fraternité Fénienne préparait ouvertement l'invasion du Canada. Cependant la réalisation de l'évènement trouva le gouvernement canadien peu préparé à faire face à un ennemi sérieux. Heureusement les Féniens n'en étaient pas un. Le 31 mai, le gouverneur-général avait appelé sous les armes 14,000 volontaires tant dans le Haut que dans le Bas-Canada, car les opérations des Féniens étaient dirigées contre les deux provinces. Les volontaires répondirent avec entrain et en vingt-quatre heures le nombre requis se trouvait sous les drapeaux. Mais le reste de la mobilisation ne marcha pas aussi bien. L'intendance surtout manqua complètement. Sur la frontière des cantons de l'Est fut envoyé un contingent de 2,596 hommes, dont 1,320 réguliers, avec 12 canons, et n'eut été la charité des habitants et des comités de civils organisés partout dans les villages, ces pauvres soldats seraient morts de faim. On les envoya au front sans provisions, sans ustensiles de cuisine, sans havresacs, sans gourdes et avec des bottes qui leur blessaient les pieds; la cavalerie volontaire entra en campagne sans cordes pour parquer ses chevaux, avec des selles de chasse ordinaires, sans carabines et avec des revolvers dont on n'était pas trop sûr s'ils tiraient ou non. L'état-major n'avait pas de cartes.

Le capitaine Carter, qui était la tête des miliciens de la région, ne jugea pas prudent d'aller à la rencontre des Féniens, car ces derniers avaient une apparence assez formidable et on disait que la plupart d'entre eux étaient des soldats entraînés ayant fait du service dans les armées du Nord ou du Sud, pendant la guerre de Sécession qui finissait. Les Féniens s'avancèrent donc en Canada sans être molestés et occupèrent Eccles Hill, qui se trouve à quelques centaines de verges du côté canadien de la frontière, dans la paroisse de St-Armand-Est, et sur le chemin qui conduit de Frelighsburg à Franklin, dans le Vermont, et établirent leurs quartiers-généraux dans la ferme du Capitaine James Eccles, un ancien officier de l'armée anglaise qui était venu s'établir dans le comté de Missisquoi. De là des détachements se répandirent dans la campagne environnante, visitant les fermes à la recherche de provisions, pillant les magasins de Frelighsburg et des villages voisins et terrorisant les habitants. Margaret Vincent, une institutrice, fut tuée en voulant défendre l'entrée de sa maison. Ce fut la seule victime de l'invasion, car plusieurs jours après, quand les troupes du gouvernement arrivèrent sur les lieux, les Féniens décampèrent sans tirer un seul coup de fusil, bien que Eccles Hill soit une position naturellement forte qu'ils auraient pu défendre contre une troupe dix fois supérieure à la leur.

Dans le mois de mai 1770 quelques centaines de Féniens se réunirent à St-Albans, dans le Vermont, et entreprirent de traverser la frontière à Eccles Hills, le 25 de ce mois. Mais les habitants de St-Armand, qui, en 1766, avaient eu tant à souffrir des déprédations des Féniens et du manque de protection de la part des troupes du gouvernement, s'étaient organisés de leur propre initiative

et avaient formé un corps de défenseurs connu sous le nom de "Home Guard". Ils étaient commandés par le capitaine Asa Westover, et comme ils n'avaient pas d'uniformes ils portaient autour du cou un foulard rouge comme marque distinctive, ce qui leur fit donner le nom de "red scarfs". Cette petite troupe forte d'une trentaine d'hommes à peine, était bien armée de fusils se chargeant par la culasse qui venaient d'être introduits dans l'armée canadienne, et les meilleurs tireurs du comté en faisaient partie. Dès les premières rumeurs d'invasion le capitaine Westover avait envoyé des éclaireurs en avant pour surveiller les mouvements des Féliens et avait pris position avec sa compagnie et le 50ème régiment de milice du district de Bedford, commandé par le colonel Brown Chamberlin, député du comté de Missisquoi et plus tard rédacteur en chef de la "Gazette" de Montréal, sur la colline d'Eccles Hill.

C'est dans cette position qu'ils attendirent les Féliens, le matin du 15 mai 1870. De la colline les Canadiens pouvaient distinctement voir les Féliens du côté américain s'avancer vers la frontière en bon ordre, deux compagnies, baïonnette au canon, un peu en avant du gros de la troupe. Tout était silencieux du côté canadien. A quelques verges du poteau de fer qui indique la frontière, les deux compagnies qui précédaient les Féliens se mirent à courir et en quelques secondes ils étaient en territoire canadien. Un coup de feu partit alors du côté des "Home Guards" et un Félien tomba mortellement frappé. La fusillade devint alors générale. Les Féliens s'arrêtèrent immédiatement sous cette pluie de plomb. Pendant quelques minutes ils répondirent au feu des Canadiens, puis tournèrent les talons et s'enfuirent dans toutes les directions se mettre à couvert derrière les clôtures et les bâtisses. Le gros de la troupe félienne tourna à gauche et occupa une colline couverte de bois faisant face à la position des Canadiens et de là firent feu pendant quelque temps sur la position d'Eccles Hill, mais sans résultat. Des renforts arrivèrent aux Canadiens sur les entrefaites et la cavalerie chargea la position des Féliens qui s'enfuirent en désordre du côté des Etats-Unis. La bataille était finie et l'invasion repoussée. Les Féliens, dit-on, emportèrent avec eux leurs morts et leurs blessés en assez grand nombre et après le départ de la bande on trouva dans les bois le long de la frontière une dizaine de fosses fraîchement fermées où l'on suppose que les Féliens enterrèrent les victimes de l'escarmouche. Il n'y eut pas d'effusion de sang du côté canadien. Dans leur fuite les Féliens laissèrent derrière eux toute leur artillerie, consistant en un petit canon que la "Home Guard" amena à Frelighsburg. Quelques années plus tard sur la foi de rumeurs persistantes on craignit qu'il ne fut enlevé la nuit par d'anciens partisans des féliens et amené de l'autre côté de la frontière. On décida de l'envoyer plus à l'intérieur et il fut conduit à Cowansville, où il est encore et fait l'ornement de la propriété de Miss Nina Nesbitt.

En 1901, sous les auspices de la Société Historique de Missisquoi, le gou-

vernement fédéral fit ériger à Eccles Hill un monument qui fut dévoilé le 1er juillet—Dominion Day—1901.

Aujourd'hui les Canadiens français sont de beaucoup la majorité dans le comté de Missisquoi, comme partout ailleurs dans les cantons de l'Est, excepté Bromc, malgré le projet de la British Canadian Land Co et les menées du conseil exécutif de Québec à l'époque où cette région fut ouverte à la colonisation. Les cantons de Farnham, Stanbridge et Saint-Armand sont presque entièrement canadiens-français et il ne reste plus pratiquement que le canton de Dunham où les descendants des anciens pionniers tiennent encore bon.

C'est là un fait économique qui en dit long sur la vitalité et la force d'expansion de la race canadienne-française. Les armes de notre race dans cette lutte pacifique contre les fils des défricheurs du sol de Missisquoi sont son grand amour du sol et sa natalité supérieure. Les cultivateurs de langue anglaise, en effet, n'ont pas beaucoup d'enfants en règle générale,—car il y a des exceptions,—et malheureusement les garçons, après leur retour de l'Académie, du Collège ou de l'Université où l'aisance de leurs parents permet de les envoyer, ne veulent pas rester sur la terre où l'on travaille de l'aurore au crépuscule et où les distractions sont rares. Ils aiment mieux être voyageurs et lorsque le père devient trop vieux pour cultiver la terre ancestrale, il n'a pas de successeur pour la recueillir; il est forcé de la vendre et c'est invariablement un Canadien français qui l'achète et qui s'y installe avec une famille de 10 à 15 enfants. Beaucoup de cultivateurs anglais,—ou plutôt "les Américains" comme les paysans canadiens-français les appellent toujours en souvenir de leur origine,—ont aussi émigré dans l'Ouest, poussés sans doute par le changement qui s'était opéré dans leur entourage et leur ignorance de la langue et des habitudes des nouveaux venus.

En général, les Canadiens français qui arrivent dans le comté de Missisquoi adoptent les méthodes de culture plus modernes qui y sont en pratique et maintiennent en bonnes conditions les magnifiques troupeaux qu'ils achètent des "Américains". Ils ont conservé jusqu'ici le renom du comté, depuis longtemps célèbre sur tous les marchés pour l'excellence de ses produits laitiers; c'est Missisquoi qui a l'honneur d'avoir eu la première fromagerie dans la province, érigée à Dunham en 1864, et qui a aussi l'honneur d'être le siège de la Eastern Townships Dairymen Association, ou Bourse au beurre et fromage, qui tient ses assises à Cowansville tous les samedis. Mais malheureusement ils n'ont pas acquis de leurs voisins de langue anglaise le sens de l'ordre, de la propreté et de la beauté et l'on peut presque toujours distinguer une ferme exploitée par un Canadien français de celle appartenant à un Canadien anglais à la manière dont les bâtisses, les terrains et les machines sont entretenues.

Les relations entre Canadiens français et Canadiens anglais dans le comté de Missisquoi sont des plus cordiales. Les premiers ne tardent pas à se dépouiller

de cet esprit hargneux et méfiant, qui est sans contredit un travers national, et les seconds finissent par réaliser que leurs nouveaux voisins sont des hommes aussi honnêtes et aussi raisonnables qu'eux, que leur jugement est bon et leur esprit ouvert. Les préjugés se dissipent de côté et d'autre; le Canadien français cesse de croire qu'on en veut à sa langue et à sa religion dans toutes les petites difficultés municipales qui surviennent et le Canadien anglais voit que les Canadiens français d'aujourd'hui ne sont plus les porteurs d'eau et scieurs de bois illettrés, à demi-indiens, que son père ou son grand-père connut dans les cabanes de bois rond le long de la rivière Yamaska, mais sont des hommes instruits et progressifs tout à fait capables de siéger avec lui dans les conseils et de prendre part à l'administration des affaires municipales.

La connaissance mutuelle un bon esprit et de la bonne volonté de part et d'autre produisent l'harmonie et la concorde. Souhaitons que l'exemple du comté de Missisquoi soit suivi ailleurs pour le plus grand bonheur de notre cher pays.



ACCUEIL ENTHOUSIASTE

Ces mots ne sont certainement pas exagérés pour exprimer la faveur avec laquelle la Société des Arts, Sciences et Lettres a accueilli le projet lancé, il y a quelques semaines, de faire de la *Halle Montcalm* le temple des Arts et des Lettres à Québec, et hâtons-nous de le dire, le geste magnifique qu'elle a fait, le 16 mai, à sa séance régulière, en décidant d'une voix unanime de s'adresser à cet effet au Conseil de ville, mérite tous nos éloges et fait honneur à cette Société et en particulier à ses dignes et distingués président et secrétaire, M. l'avocat Onésime Gagnon et Damase Potvin publiciste.

Plus qu'à tout autre, il appartenait à cette société qui a déjà à son crédit de si belles œuvres et qui a eu l'heureuse idée de s'associer récemment la Société des Artistes-peintres et la Société Symphonique de Québec, de prendre une telle initiative; elle a l'énergie et l'activité de la jeunesse que réclame pareille tâche; elle a de plus l'adresse et l'enthousiasme qu'elle manifeste pour toutes les belles causes.

Et cette oeuvre nouvelle qu'elle entreprend de mener à bonne fin n'est-elle pas une de celles qui peuvent exciter le zèle et le dévouement de tous ceux qui ont à cœur le progrès, l'avancement et l'honneur de notre ville?

Bientôt donc une requête sera adressée au Conseil de ville, au nom de cette société, de la Société des Artistes-peintres, de la Société Symphonique, de la Société St-Jean-Baptiste, de l'Union Dramatique qui lui ont assuré déjà leur plus généreux concours, et demande lui sera faite de donner à ce bel édifice la destination qui lui convient, en le faisant le siège et les quartiers-généraux de ces sociétés artistiques, musicales, patriotiques et littéraires.

Aux citoyens de Québec incombe le devoir maintenant d'appuyer

généreusement ce beau mouvement! Et qui ne voudra pas le faire?

Il y a des entreprises publiques qui ne peuvent être mises de côté, et celle-ci en est une.

Il peut être justifiable à une ville de laisser de côté, la confection d'une rue, de retarder l'érection d'un pont, si elle le juge à propos, mais une ville ne peut éternellement ignorer les sociétés qui font sa gloire et sa réputation, et laisser une propriété qui peut servir aux fins les plus utiles et les plus nécessaires à des usages qui compromettent sa dignité et sa bonne renommée.

Nous invitons donc tous les citoyens à prêter main-forte à la Société des Arts, Sciences et Lettres afin que le succès couronne ses efforts. L'œuvre qu'elle entreprend mérite tout leur encouragement. *C'est l'œuvre du jour par excellence.*

G. B.



DEUX REGIMES (1)

Par BENJAMIN SULTE

Nous avons à faire plus d'une comparaison dans cette courte conférence—j'y mettrai tous mes soins, l'auditoire sera indulgent. Les comparaisons blessent ordinairement. Soyons prudents. Glissez, bonnes gens, n'appuyez pas.

A l'origine des colonies tout a été mal conçu et tout a été mal conduit: Portugais, Espagnols, Français, Hollandais, Anglais sont dans le même cas.

Seulement il y a une distinction qui s'impose. Les cinq puissances que je viens de nommer n'avaient qu'une seule idée: exploiter pour leur compte les pays nouveaux, mais selon les formes et les pratiques de chacun de ces gouvernements, on vit commencer les choses de diverses manières. Tenons-nous-en aux Anglais et aux Français, les autres nous sont assez indifférents.

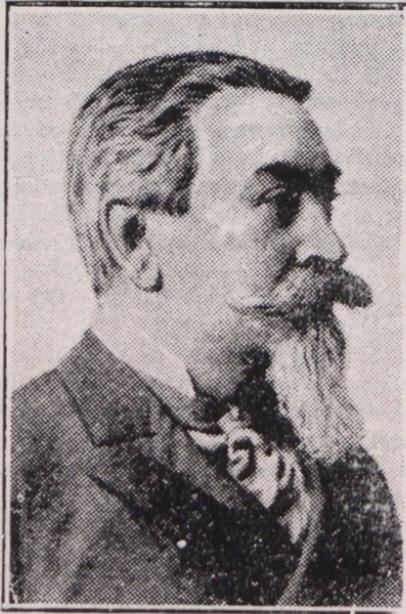
Les sujets anglais apportèrent en Amérique l'habitude, ancienne parmi eux, de discuter les affaires publiques et de se gouverner municipalement. Ils faisaient des assemblées, imprimaient des gazettes et signaient des pétitions que les autorités de Londres considéraient. De plus, ils avaient des chambres législatives.

Rien de tout cela n'existait en France, ni au Canada. Le pouvoir résidait sans exception dans la personne du roi qui donnait des ordres, et nous n'avions qu'à obéir. Le peuple français n'avait pas la moindre éducation politique ni aucune notion de liberté. Marchez à l'ordre, taisez-vous, ne vous mêlez point de vos affaires locales, ne vous rassemblez jamais, soyez contents que les choses ne deviennent pas pire que de coutume.

Voilà les deux régimes—et cependant, les colonies anglaises n'étaient guère satisfaites, elles se plaignaient hautement, menaçaient même de résister, longtemps avant leur révolution, tandis que les Canadiens ne disaient mot, n'en pensaient pas davantage, faute de savoir qu'il y avait mieux que leur état. Ce qui est incontestable, c'est que nous voyons la situation comparée des deux peuples au moment où le Canada passa sous le drapeau britannique?

Les Canadiens se figuraient avoir tout à redouter, sans toutefois comprendre de quelle manière le nouveau joug pèserait sur leurs épaules. La seule ressource, croyaient-ils, consistait à se défier de tout. Une heure d'angoisse terrible. Fort

(1) Résumé de la conférence faite par M. Benjamin Sulte lors du concert de la Symphonie qui eut lieu à l'Auditorium, le 11 avril dernier, sous les auspices de la Société des Arts, Sciences et Lettres. M. Benjamin Sulte n'écrit jamais ses conférences; il les improvise. Aussi comme nous ne pouvions pas publier le texte complet de cette conférence, nous avons demandé à M. Sulte de nous la résumer, et il nous a envoyé l'article suivant.



M. BENJAMIN SULTE

heureusement la crise n'a duré qu'une heure; car tout avait été prévu par Pitt: on gagnerait de suite les Canadiens en proclamant sans retard la suppression de la monnaie de carte, en prescrivant l'usage unique de l'or et l'argent dans les achats, en rendant tout commerce libre, en promettant d'acheter le surplus des récoltes pour l'exportation, en invitant tout le monde à faire connaître les griefs qui pourraient surgir des changements dans l'administration.

Quoi, c'est cela! trop beau pour être vrai—mais c'était vrai et le résultat se fit sentir en moins d'une semaine.

L'horizon s'était éclairci brusquement. Cela ne veut pas dire que les Canadiens voyaient plus loin qu'autrefois, mais ils distinguaient mieux autour de leurs personnes. C'était un commencement d'initiation à bien d'autres mystères.

Alors, quoi d'étonnant qu'ils aient répondu par le silence à l'offre qui leur fut faite, dès le début du nouveau régime, d'avoir une chambre législative s'ils le voulaient? Toute "machine anglaise" leur était suspecte. Murray et Carleton comprenaient pourquoi et n'insistèrent aucunement sur ce point. Comme il fallait agir, former une administration, le gouverneur appela quelques hommes bien connus à titre de conseillers et ce mode de cabinet, en apparence le même que sous le drapeau blanc, plut fort à la population. Il était impossible d'aller plus loin dans le sens de la liberté politique sans causer des frayeurs et soulever des soupçons inquiétants.

Je sais bien que plusieurs commerçants venus, la plupart, des colonies voisines, demandaient une chambre élective, mais élective parmi eux seulement et qu'on refusa de les entendre. Ceci ne diminuait pas les craintes des Canadiens: ils savaient ce que désiraient secrètement ces intrus—Murray et Carleton pareillement, aussi ces deux gouverneurs furent-ils traités de vilains et d'opresseurs par les mécontents.

Ce qui explique la conduite sage et pacifique des habitants dès le premier jour du changement de drapeau, c'est, non pas la liberté politique qu'on leur présentait, mais la liberté du commerce: désormais ils pourraient cultiver pour plus que leurs propres besoins et vendre argent comptant l'excédant de leurs récoltes—chose qui ne s'était jamais vue. Dans ces conditions les animosités de la guerre disparaissent vite. La paix et la prospérité, après de longs désastres et des misères sans nombre! Il n'y a pas à chercher ailleurs l'origine de leur attitude paisible qui leur a valu des éloges répétés de la part des gouvernants.

Tout était changé pour le mieux.

Nous qui, en 1920, avons la tête bourrée de politique, n'allons pas croire que nos pères se tracassaient sur les faits et gestes des autorités: ils n'étaient, dans leur conduite, ni différents d'autrefois ni enclins à s'embarquer dans les affaires du gouvernement quoique invités à le faire. Avec les idées d'à présent on embrouille l'histoire du passé. Gardons-nous de prêter aux anciens les passions qui nous animent. Soyons, un instant, des hommes de 1763, imbus de leurs

préjugés, de leur bon sens aussi, et demandons-nous ce qu'il y aurait à penser si nous étions à leur place. Voilà la vraie note historique—il faut tout savoir si l'on se mêle de juger les autres.

Le mécanisme politique et administratif anglais était regardé comme chose étrangère, par là même non désirable. L'imposer eut été agir à la Bismark, tyranniquement, rien de plus rien de moins. Il n'en était pas ainsi du commerce devenu libre—cela parlait tout seul et flattait les cultivateurs, ouvrait la porte à l'espérance d'un temps plus favorable au bonheur des familles. Point de complication, mais le meilleur système de tout: argent comptant et pas de limite à la production si l'on voulait s'en donner la peine. Comment les Canadiens pouvaient-ils regretter ce qui leur avait toujours nui?

Voilà pour ce qui concerne le grand changement de régime.

Celui qui lirait par dessus mon épaule ne manquerait pas de dire: "Hé! la situation ne paraissait pas si bonne que cela puisqu'il y a eu de la résistance."

Toujours la confusion des dates! Nous ne sommes pas arrivés aux époques de troubles.

Cependant, il faut noter que George III n'attendit qu'un an après le traité de cession pour commencer à faire des siennes. En premier, il changea ses ministres pour s'entourer de très humbles et obéissants serviteurs. Pour l'Angleterre, c'était une mauvaise affaire, mais le Canada ne s'en ressentit et ne s'en aperçut que peu, grâce au gouverneur Carleton. Ce qui parut visible fut la tendance à introduire les lois anglaises dans la colonie, mais dans cette voie la révolution américaine arrêta court et le souverain et ses conseillers et tout le parlement de Londres. Le bill dit *de Québec* que Carleton fit passer en 1773 remit les choses au point.

Des années s'écoulèrent durant lesquelles le parti des faux Anglais dont j'ai déjà fait mention s'agita dans le vide. Haldimand, de 1778 à 1783, tint ces troubles-fêtes sous les verrous.

Sur la période de 1674 à 1783, nous n'avons qu'un ouvrage imprimé—le livre de Pierre Duvalvet,—Il a servi d'inspiration à nos écrivains. C'est une source empoisonnée, aussi nos idées en sont-elles déplorablement fausses. Il y a, aux archives nationales, une centaine de cartons chargés de manuscrits qui réfutent chacune des lignes de Duvalvet: en bref, les persécutions qui lui tirent les larmes des yeux et du cœur n'ont du rapport qu'au parti des agitateurs ci-dessus qualifiés et "nous les Canadiens" qui reparait vingt fois dans ces pages vout dir: "nous les étrangers." Tout est là.

Le temps marche, une génération se forme et les anciens s'en vont. En 1785, ce n'étaient plus les habitants de 1760 qui comptaient mais la jeunesse devenue homme à son tour. Bien des réflexions avaient passé par la tête de ceux-ci et les idées faisaient du chemin. On tomba d'accord pour demander une législature. En 1791, le parlement impérial nous l'accorda. Pitt le second,

fils du premier, donna aux Anglais le territoire inoccupé du Haut-Canada, réservant le Bas-Canada pour l'élément français.

Quelques pointes lancées à travers les débats nous donnent à entendre que Pitt craignait de voir les Anglais absorbés par les Canadiens. Il ne répondit pas et fit passer le bill divisant la colonie en deux provinces.

Cette mesure, disait-on, était calquée sur le régime politique de l'Angleterre. Oui, mais avec des variantes. De nos jours on trouve que c'était une moquerie, tant le bill de 1791 n'est pas pareil à la constitution britannique. Voilà encore les idées d'aujourd'hui que l'on tente d'ajuster aux choses du passé. L'état de la constitution, tel que Pitt l'avait en main, n'est plus le même à présent. Dans l'intervalle de cent trente ans on a changé le manche de ce couteau et ensuite la lame.

Sous George III le roi nommait ses ministres, les prenant n'importe où, dans les deux, trois ou quatre partis à la fois et tout cela marchait à la volonté du souverain, sans égard pour l'opinion des Chambres. C'est ce que nous avons eu.

Les comptes publics n'étaient mis devant les Communes que pour un tiers ou une moitié du tout. Le reste était le secret du ministère. C'est ce que nous avons eu.

Les emplois étaient donnés sans consulter les Chambres. Nombre de salaires dépassaient tout chiffre raisonnable. Il y avait quantité de sinécures, une longue liste de pensions, mais le parlement ne pouvait y toucher. C'est ce que nous avons eu.

Le service civil était à la dévotion des ministres et ni les Communes ni les Lords n'avaient rien à y voir. C'est ce que nous avons eu.

C'est-à-dire que nous n'avons pas eu ce que le parlement de Londres n'avait pas. Pourquoi s'en étonner ?

Dès la session de 1792 à Québec, on vit que les chefs canadiens n'étaient pas satisfaits de la situation, et bientôt ils précisèrent leurs griefs, sans néanmoins exiger de la constitution britannique ce qu'elle ne renfermait point. Leurs plaintes portaient sur les choses du pays, mais ils se heurtaient à la non-responsabilité de l'exécutif, tout comme les whigs ou libéraux d'Angleterre. Nous étions logés à la même enseigne.

Par exemple, on disait que les salaires de certains employés du gouvernement étaient double et triple de ce qu'ils auraient dû être, mais comment y remédier ? la bourse était au roi, les ministres en usaient, n'ayant de compte à rendre qu'au roi.

De tout temps il y a eu et de tout temps il y aura des réformes à invoquer. Ce qui surprend le plus c'est que, très généralement, ceux qui mettent le doigt sur une plaie de l'administration, ignorent tout à fait comment il faudrait s'y prendre pour la guérir. La longue résistance des whigs contre les abus du pou-

voir est tout entière conçue dans le sens d'une plainte: "ceci va mal", jamais sous cette forme: "voici le remède". Il s'en suivait que les abus se continuaient, car on ne pouvait s'attendre à voir les ministres chercher à inventer des moyens pour se priver eux-mêmes de la grande latitude que leur accordaient les anciennes coutumes. Nous avons la même situation au Canada.

De 1689 à 1830, les libéraux d'Angleterre ont combattu sans indiquer comment ils s'y prendraient s'ils étaient au pouvoir pour corriger les défauts du système. Entre temps ils ont exercé le pouvoir, mais en suivant les vieilles méthodes qu'ils réprouvaient. De 1792 à 1840, les libéraux du Canada ont fait de même, mais il y a une exception en faveur de ceux-ci, c'est que Lafontaine et Baldwin, à partir de 1840, disaient avec précision que la responsabilité des ministres amènerait les choses au point, tandis que, en Angleterre on crut avoir fait miracle en gagnant (1832) la réforme de la chambre des Communes et c'est seulement vers 1846 que l'idée du gouvernement responsable prit de la consistance à Londres. Quant à la réforme électorale ou composition des Communes, nous n'en avons pas besoin au Canada, le bill de 1791 était parfait sous ce rapport et, en 1830, nous avons exécuté en cela les changements devenus nécessaires.

En somme, le Canada était mieux gouverné que l'Angleterre mais il avait aussi des abus particuliers qui ont donné prise à la critique des Canadiens.

Rien n'est plus faux que l'idée très répandue aujourd'hui que l'Angleterre aurait refusé de nous accorder autant de liberté politique qu'elle en possédait elle-même. Sa situation n'était pas couleur de roses sous ce rapport.

Lorsque les Canadiens de 1792 à 1847 disaient que la législature devrait être représentée dans le bureau de l'exécutif, en d'autres termes, qu'il serait bon de prendre des ministres dans les Communes, ils avaient contre eux l'ancienne pratique coloniale qui ne le permettait pas. Leur demande était juste, mais la routine européenne s'obstinait et cette routine faisait loi aux yeux des mères-patries.

En vérité nous avons été les premiers à soumettre de ces sortes de propositions, sans les définir assez pour en extraire le principe de la responsabilité des ministres. Ici, comme en Angleterre, un membre de la législature pouvait être employé dans les bureaux du gouvernement, être juge aussi, on n'y voyait pas de mal. Ce sont les Canadiens qui ont montré, avant les whigs, les inconvénients de cet état de choses. Certes! nos plaintes s'en allaient dans l'air, pour les causes et raisons ci-dessus mentionnées, cependant, nous avons fait sortir les juges de la chambre basse et tout a été dit. Que l'on parle encore des fonctionnaires nommés à Londres et envoyés ici pour remplir des places importantes, ce n'était que le vieux système français, espagnol, portugais, hollandais, anglais. A nous la gloire d'avoir dénoncé ce genre de nominations—mais il n'avait pas été conçu pour nous seul.

Tenez! les Quatre-Vingt-Douze Résolutions de notre Chambre, en 1834,

résumant toutes les plaintes et doléances exprimées au cours des quarante dernières années. Cherchez là-dedans l'indication du remède à appliquer! Point, mutisme absolu. Personne au monde n'avait encore rêvé qu'il fallait prendre à la couronne ses privilèges et prétendus droits, les remettre au parlement et rendre les ministres responsables aux deux chambres de la conduite des affaires.

Le passé a une longue suite de demandes de réformes et de réformes accomplies. Le présent est de même. L'avenir ne sera pas autrement.

* * *

Arrêtons-nous faute de temps pour tout dire. Je résume ce discours en une seule phrase: Si l'on me promettait une résurrection avec faculté de choisir la date et le pays, au cours des deux ou trois derniers siècles, j'adopterais le Canada sous le régime français ou anglais, parceque c'est l'endroit du monde où l'on a vécu avec le moins de misère. Voilà la fin des comparaisons.

BENJAMIN SULTE



LE MONUMENT LAURIER

Le peuple qui honore la mémoire de ses grands hommes s'honore lui-même et donne aux autres nations l'exemple d'un bel acte qui fixe l'admiration.

La reconnaissance est l'expression charmante et parfois tangible qui prend la forme du souvenir d'un bienfait reçu. Elle s'est placée de tout temps au premier rang des vertus civiques et parsème la vie de l'homme de traits charmants qui embaument l'existence et font un peu oublier la triste monotonie des heures vouées à l'oubli et auxquelles préside la noire ingratitude.

Il s'offre en ce moment pour le peuple canadien une occasion magnifique de dire avec éclat qu'il reste fidèle à sa devise : "Je me souviens". Il y a eu un an le 17 février, un homme que la défaite n'avait pas terrassé, que le malheur avait grandi, payait sa dette à la vie et descendait dans la tombe, laissant à ceux qui le pleuraient l'exemple du citoyen le plus parfait, de l'homme public le plus intègre, le plus noble, et à l'histoire un nom glorieux et sans tâche. Sa disparition causa un deuil national et les regrets universels qui saluèrent son trépas semblaient vouloir nimer sa tombe des teintes de l'immortalité. A travers tout le pays, il y eut une explosion de sincères sympathies et le concert d'éloges, qui s'éleva spontanément du cœur de la masse, prit les proportions d'une apothéose et alla bercer d'un fier chant d'espoir et d'amour le dernier sommeil de celui qui avait été l'idole de la foule, dont la vie commandait l'admiration et la mort, le respect.

Au lendemain des funérailles, les plus imposantes et les plus impressionnantes encore connues, notre vie politique reprenait son cours. On paya bien encore, il est vrai, un dernier tribut d'éloges au grand disparu, dans la presse et au parlement; mais les fleurs déposées sur sa tombe et sur son bureau repandaient encore leurs parfums éphémères et atténués qu'il fallut songer à lui donner, non un remplaçant, mais un successeur.

Tempus fugit....! Oui, le temps fuit, passe, ne respectant ni les hommes, ni les choses. Il s'empare des uns et des autres pour les précipiter vers l'abîme de l'oubli, tout comme le fleuve imposant et dédaigneux de la rive, se gonfle impérieusement de l'eau limpide des faibles tributaires pour les jeter insoucieux, mais éperdument à la mer. Comme lui, miroir fidèle des beautés de la création, notre âme, impressionnable à des degrés différents, reflète le paysage illustré des évènements et des actes de nos grands contemporains; mais toute carrière quelle qu'elle soit est irrévocablement soumise à l'action de l'avenir incertain, du présent mobile et, avouons-le aussi, du passé oublieux. Voilà pourquoi, de tout temps, instruit par l'expérience et connaissant les faiblesses de la nature humaine et de notre impressionnalité, on a eu recours à des choses tangibles et relativement durables pour perpétuer, par ce moyen matériel, le souvenir des hommes illustres et des évènements mémorables dans la mémoire des peuples, quand la reconnaissance seule aurait dû suffire pour river à jamais dans les cœurs, l'impérissable souvenir.

La croix nous rappelle chaque jour les bienfaits de la rédemption. Nos magnifiques temples nous réunissent pour nous faciliter l'accomplissement des devoirs que nous prêchent pourtant les besoins et les leçons de la vie, et les monuments qui surgissent dans les grandes villes sont comme les portiques de notre histoire sous lesquels nous passons, l'imagination et le cœur tendus vers le passé, chapeau bas et front libre, pour aller saluer les grands disparus, vivre de leur vie, y écouter pendant quelques instants, ravis au présent, les consolantes et édifiantes leçons qui se dégagent de leur féconde carrière dont parfois un humble monument nous repète les principaux traits caractéristiques et aimés. C'est par ce moyen que Québec a arraché de l'oubli les grands noms, perles ignorées, qui font les joyaux les plus précieux de notre trésor historique, poème d'héroïsme et de foi, rassurant espoir plein de leçons et des plus beaux exemples.

On a déjà depuis quelques temps prélevé de par le pays des souscriptions qui permettront d'élever au grand patriote, au clairvoyant homme d'Etat que fut sir Wilfrid Laurier, un monument digne de sa mémoire et qui sera en même temps l'expression

de la reconnaissance du peuple canadien, envers celui qui lui a donné si libéralement son cœur et sa vie. Le succès de l'entreprise n'est pas douteux et les premiers dons assurent déjà que ce monument dépassera en richesse et en splendeur tous ceux déjà édifiés. Mais pour donner une portée morale plus étendue, il est du désir des organisateurs que tous les enfants du Canada y coopèrent, car Laurier fut réellement le père de la nation. On comprend que ce vaste projet pour avoir tout le succès qu'on en attend doit être soumis à des principes d'organisations que doit présider un ordre parfait. C'est ainsi que dans chaque comté, le député fédéral représente l'organisateur en tête qui est sir Lomer Gouin pour la province de Québec. Les questions de politique n'existent pas dans ce mouvement et toutes les bonnes volontés doivent s'unir pour honorer, dans un même geste admiratif, l'homme illustre que fut sir Wilfrid. Les enfants sont également appelés à verser leur obole. L'offrande de la fleur de notre population embellira la gerbe de roses que nous voulons offrir au grand vieillard qui faisait ses délices, aux heures peu nombreuses de repos, à fréquenter et à s'entretenir avec les petits.

Nous ne croyons pas devoir insister pour stimuler l'ardeur de nos concitoyens, en faveur de cette œuvre nationale dont le succès s'impose. Ce monument devra orner le lieu où repose le grand lutteur, à Ottawa. Il nous aurait naturellement été agréable qu'il fût élevé dans notre bonne vieille province de Québec; mais n'oublions pas que si Laurier en fut le plus illustre fils, il devint, par vocation, le père du Canada tout entier. Ce sacrifice volontaire sera de plus un bel acte de cette tolérance dont Laurier ne manqua jamais de prêcher et de pratiquer les grands principes, toute sa vie.

Et quand l'ombre du soir, trempé des pleurs de la nuit, planera sur le cimetière éloigné, où "il dort glorieux", l'ange du souvenir, sous la forme de l'imposant mausolée, dira son nom aux vigilantes veilleuses, les étoiles, qui le porteront, à leur tour aux cieux, laissant sur sa tombe décorée la signature honorifique du peuple canadien reconnaissant.

CAMILLE DUGUAY

Thetford Mines, avril 1920.

UN ART ARCHITECTURAL

“ Les monuments sont l'écriture des peuples.”

Dans son dernier numéro, *Le Crédit*, journal financier de cette ville, (1) suggérerait certaines améliorations, entre autres, celle-ci, pleine de sens et d'à propos: “Celui qui parcourt les anciennes rues de la ville et qui observe leur développement, ou plutôt leur prolongement, dans les quartiers excentriques, surtout de la haute-ville, constate avec regret le chaos architectural dans lequel sont lancés nos constructeurs. Si l'on en doute que l'on aille faire une petite promenade dans les rues Grande-Allée, Chemin Ste-Foy, Avenue des-Érables, rues Bourlamarque, Aberdeen, Fraser, Cartier, St-Cyrille, Crémazie, Lockwell et combien d'autres, sans parler du quartier qui se développe au-delà de la rivière St-Charles. Il n'y a pas à dire, ça crève les yeux, au point de vue esthétique; il faut bien l'admettre, nous rétrogradons.”

En effet, il faut bien l'admettre, un pareil état de choses est déplorable, c'est la négation du Beau par la facilité du Laid. Et pourtant, si l'on y réfléchit, il serait encore temps de sortir de ce “chaos architectural” si notre Conseil de Ville, toujours bien intentionné ayant à cœur le progrès et l'embellissement sous toutes ses formes, de notre vieille cité qui se modernise trop rapidement, si notre conseil nommait un comité d'architectes, avec mission d'adopter un plan de construction à peu près uniforme, en rapport avec nos origines historiques; en un mot, un style architectural qui rappelât en ses lignes principales, ce que fut ce berceau de la Nouvelle-France, sur le continent d'Amérique, vers lequel affluent chaque été, tant d'étrangers attirés par cette magie du souvenir d'un âge de gloire et d'épopée légendaire.

(1) Organe du *Crédit Anglo-Français* (limitée) dont M. Arthur Amos, I. C. est le président.

On l'a dit, "le style c'est l'homme"; or, ici, c'est la ville, c'est la province, où s'affirme l'évolution nationale, que "les pierres parlent." Sous ce rapport, il n'est pas de pays au monde qui ne se différencie par son "style architectural et n'offre à l'œil ravi du voyageur, comme éternisé dans la splendeur de ses monuments, qu'on a justement appelés des "poèmes de pierres", le magnifique spectacle de sa grandeur et de sa prospérité, de sa longue durée dans l'Histoire de l'Humanité.

Sans doute, tout cela est très beau, et tout le monde en convient, mais nous dira-t-on, nous vivons à une époque difficile de notre développement national, et, chaque jour, nous sommes menacés d'une crise économique, et la cherté des matériaux pousse nos entrepreneurs vers l'habitation à "bon marché"; ce que l'on veut, c'est la "maison de rapport", sans se soucier de moins du monde de son apparence extérieure. Si bien que, dans la plupart des cas, l'on n'a même pas recours à un plan d'architecte, lequel suggérerait certaines modifications, dans un "style approprié" au site et au genre de construction que l'on veut ériger.

Quoi d'étonnant après cela, si nous assistons à cet enlaidissement, à cette absence de goût et de style architectural qui caractérisent certains quartiers et certaines rues de notre ville, comme le mentionne *Le Crédit* lequel voudrait, sous ce rapport, en activant notre mode actuel de construction, conserver tout en l'embellissant, à la vieille cité de Champlain son cachet ancestral qui en fait tout le charme attirant et séduisant.

Les monuments, a-t-on dit "sont l'écriture des peuples". Ayons le culte du grand art, car en faisant corps avec la nature, "qu'elle peuple de silhouettes aussi délicates que celles des arbres, aussi robustes que celles des montagnes, l'architecture orgueilleuse dans la lumière du soleil, ou humble dans son ombre, à moins qu'elle ne s'endeuille au crépuscule, domine du haut de sa grandeur toutes les expressions idéales."

Dans cette période d'évolution et de modernisation, ne faisons pas nôtre, cette formule. "La négation du beau, par la facilité du

laid", mais sachons respecter tout ce qui touche au passé. Considérons-le comme un héritage sacré, dont nous avons la garde. Que l'étranger, le touriste américain, en pénétrant dans nos murs, retrouve dans la ligne sobre et élégante, (alliant le style roman à l'original), de nos monuments, les toits et la façade de nos maisons, quelque chose des vieilles origines normandes ou bretonnes, qui sont l'âme même de tout un peuple s'orientant vers un avenir de prospérité et de grandeur nationale.

Comme première et urgente manifestation esthétique, quand l'état de nos finances civiques nous le permettra, reconstruisons la Porte St-Jean sur un modèle déjà proposé et dont la légendaire et massive silhouette, ouvrant largement ses portes au commerce et à l'industrie, dans l'ombre tutélaire de sa tour crénelée, gardera les souvenirs d'antan, de guerres et de conquêtes, où se résume toute une épopée de gloire ancestrale, gage maintenant "d'entente cordiale" et d'ultime survivance.

Jules-S. LESAGE

N. B.—En France et en Belgique, la Société des Arts Nationaux, a adopté pour la reconstruction des villes et des villages, des fermes même, en pays dévastés par la guerre, un plan conforme au passé historique de ces régions si terriblement éprouvées; c'est un bel exemple de patriotisme à suivre.

3 mai 1920.



LE CANADA

AUX ARTISTES CANADIENS. PAR LEO LE ROY

“ Le Canada aux artistes canadiens ! ” Voilà une devise dont la réalisation serait certes d’un enviable et d’un admirable patriotisme, et qui serait quelque peu à souhaiter, mais qui, si elle était interprétée dans le sens absolument strict de la lettre, friserait un chauvinisme digne de l’imberbe et exclusive école des bruiteurs et écrivailleurs soi-disant “futuristes”, lesquels prétendent, ou veulent faire croire à l’univers, qu’ils sont *tout*, qu’ils ne doivent rien à leurs *prédécesseurs*,—afin de mieux cacher leur dédaigneuse ignorance de ces derniers,—et qui annoncent pompeusement que *l’Art mourra avec eux...* Pourtant, ainsi que l’écrivait un symboliste qui voilait soigneusement l’idée sous une discrète formule destinée à la protéger sagement de la profanation “snobiste”, “Hier, après avoir été Demain, est devenu Aujourd’hui, tout comme Aujourd’hui, qui était Demain, deviendra, Hier, et Demain deviendra, d’abord, Aujourd’hui, et puis, finalement, Hier...”—c’est-à-dire que le passé a été l’avenir, avant de devenir le présent, tout comme le présent, qui *était* l’avenir, deviendra le passé, et l’avenir deviendra, d’abord, le présent, et puis, finalement, le passé, d’où l’on peut logiquement conclure que tout a un commencement indispensable qui en justifie la fin nécessaire, que tout s’enchaîne naturellement, et que le présent est redevable au passé, ainsi que l’avenir le sera à ce qui est, actuellement, le présent.

“ Le Canada aux artistes canadiens ! ” Oui, nous osons croire que, dans un vaste pays, tel que l’est le nôtre, dans un pays où le goût du Beau et les ressources pécuniaires ne devraient pas manquer, il y a place pour *tous* les artistes canadiens. Quelques-uns d’entr’eux ont fait des études sérieuses, en Europe ou ailleurs, avec les meilleurs maîtres des “écoles” russe, française et allemande; ils ont autant

de talent que leurs confrères étrangers, et ils le prouvent par leurs œuvres, lesquelles sont, trop souvent, hélas! appréciées en pays étrangers!

“Le Canada aux artistes canadiens!” Cela serait-il possible, quoique l'on persiste encore à dire, à croire, ou à faire croire que “nul n'est prophète en son pays.” Oui, cela serait non seulement possible, mais cela serait *chose facile* à réaliser, et cela *devrait être*, et sera peut-être, j'ose l'espérer vivement. Comment en viendriions-nous là? Il faudrait d'abord *s'unir, non les uns contre les autres, mais les uns avec les autres*; il faudrait ensuite *s'affranchir* de tout esprit de parti, de clique et de coterie, se débarrasser de tout préjugé envieux ou intéressé, jeter par dessus bord toute affectation fielleuse native ou importée. “Il y a place pour tous sous le soleil”. Chacun a ses aptitudes particulières, son talent individuel, ses qualités personnelles qui lui sont propres et *que nul ne peut lui enlever*, même à coups de calomnie, car tout pseudo-“démolisseur” *passé*, tandis que *la mémoire des Hommes et leurs œuvres demeurent*,—et c'est le Temps, Instrument de juste réhabilitation, dont la Providence se sert en temps et lieux opportuns, qui est chargé de rendre justice à tout homme, selon ses œuvres.

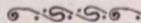
“Le Canada aux artistes canadiens!” Cela veut-il signifier que l'on devrait se renfermer chez soi, ne pas recevoir, ne pas accueillir et ne pas encourager *les véritables artistes étrangers*... Loin de là! Si je prétends que l'on devrait songer aux siens, d'abord,—“charité bien ordonnée...”—à ceux d'entre nous dont les connaissances et les travaux sont dignes d'encouragement, (aux nôtres qui pourraient nous être utiles et nous faire honneur,) je ne veux pas dire, par là, que l'on devrait ostraciser *les véritables artistes étrangers* car, avouons-le, *l'Art n'a pas et ne connaît pas de frontières ou de sexe*. Ce que je demande, et qui est *facile à comprendre et à réaliser*, c'est que l'on encourage nos artistes sincères et compétents, de préférence au premier blagueur cynique, au premier aventurier venu d'un pays lointain quelconque, et qui prétend pouvoir nous en imposer par le seul fait qu'il parle le “Parisian French”, grand ennemi du bon fran-

çais, ou qu'il croit avoir amassé suffisamment "d'arrchent" dans un ghetto, quelque part, afin de pouvoir acheter notre presse et nos critiques et berner nos bonnes gens.

Nous possédons trop de réels talents pour imiter ces contrées au développement intellectuel des plus primitifs, pays où l'homme vit de chantage de tout genre, où tout, même l'Art ou l'Honneur, est sensé pouvoir et devoir s'acheter et se vendre. N'imitons pas trop le pays de "l'Almighty Dollar". Nous en souffririons grandement au point de vue de notre avancement et de notre renommée artistiques. C'est là que le malheureux et *maintenant regretté* MacDowell, *grand artiste*, et *pauvre homme*, quant à sa fortune en argent, honoré et estimé en Europe par les plus hautes célébrités musicales de son temps, dut mourir de chagrin, (en janvier 1908, à New-York), après que sa raison eut sombré, (conséquence de la perte de sa position à l'Université Columbia, où il fut remplacé par un quelconque allemand), et MacDowell, martyr pour son Art, qu'il aimait tant, lui, l'innocente victime de la méchanceté arriviste des uns et de l'ignorance regrettable des autres.

Et le remplaçant étranger, qu'était-il, et qu'a-t-il fait de plus ou de mieux que MacDowell?... Gardons chez nous nos beaux talents et profitons-en. C'est ainsi que, tout en appréciant justement les *artistes* étrangers, nous en viendrons à réaliser, dans son sens large, la devise que je propose: "Le Canada aux artistes canadiens!"

LEO LE ROY



LE COIN DES ARTISTES**GEORGES DUQUET**

Nous présentons aujourd'hui aux lecteurs du "Terroir" un jeune peintre, assez avantageusement connu, dans la région de Québec, et même de Montréal et d'Ottawa, puisque M. Duquet a déjà exposé plusieurs de ses tableaux aux diverses expositions qui ont eu lieu dans ces deux villes.

M. Georges Henry Duquet est né à Québec. Il est le fils de M. Cyrille Duquet, bijoutier, qu'on se plaît à reconnaître comme un ami et un protecteur des beaux-arts Québec.

Le jeune artiste débuta à l'atelier de M. Charles Huot, où il étudia quelques mois. En 1906, on le trouve à Paris, à l'Académie Julien, suivant les leçons d'un maître célèbre, M. Paul Laurens, membre de l'Institut de Paris. Pendant son séjour à Paris, il travailla quelque temps à l'atelier du célèbre paysagiste canadien, M. Suzor Coté, aujourd'hui établi à Montréal.

Avant de quitter l'Europe, M. Duquet visita les principaux Salons de peinture d'Angleterre et de France.

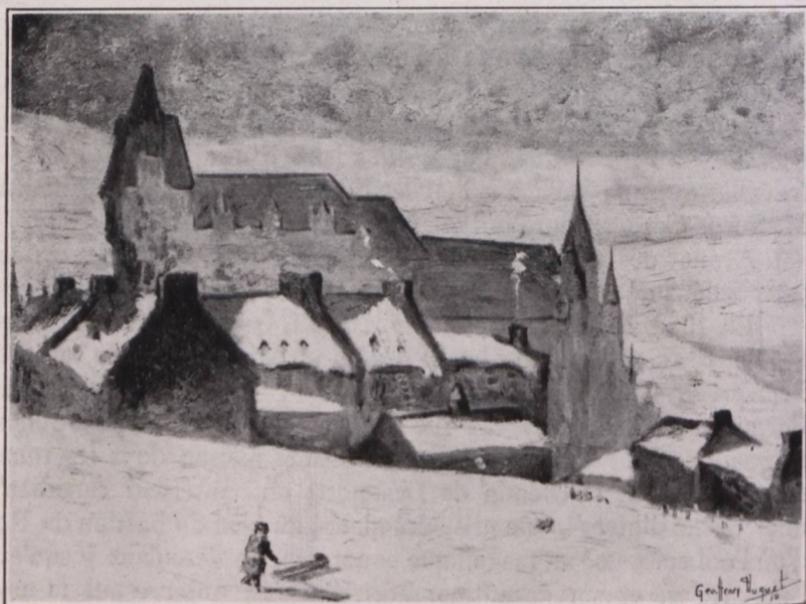
En 1909, M. Duquet était de retour à Québec où il continue à développer son beau talent. Il a déjà un bon nombre de tableaux à son crédit. Il se distingue dans le paysage et les intérieurs de maisons. Parmi les meilleurs tableaux que nous avons vue de lui, nous aimons à mentionner la "Vieille masure", ancienne maison dont les ruines se trouvent sur le chemin de Beauport; un "Intérieur canadien", une "Scène d'hiver", vue prise des glacis, au pied du bastion du Roi, d'où l'œil embrasse un magnifique panorama, se déroulant jusqu'aux Laurentides, et un grand nombre d'autres, aujourd'hui la propriété d'amateurs.

M. Duquet appartient à une école un peu à la mode en certains

milieux européens: l'école des impressionnistes. On sait que l'impressionniste peint la nature comme il la voit au moment même où il la voit. Un jour, par exemple, où le soleil couchant empourpra les arbres, les animaux, les maisons, etc. il peindra ces objets sous des couleurs d'emprunt: tels arbres, généralement verts, seront représentés violets, indigo ou rouges, suivant les caprices de la réflexion solaire.

M. Duquet est un travailleur assidu, et continuera, nous l'espérons, à se distinguer dans la noble carrière d'artiste-peintre.

H. M.



"SUR LES GLACIS"—par Geo. Henry Duquet, (1914.)

Ce Tableau appartient à M. A. C. Rea, Ottawa Ont.

UNE VEILLÉE DU BON VIEUX TEMPS

Le 2 du mois courant avait lieu à l'Auditorium de Québec, en matinée et en soirée, deux *veillées du bon vieux temps*, organisées par M. Marius Barbeau, du Service géologique d'Ottawa, et placées sous les auspices de la *Société des Arts, Sciences et Lettres* de Québec.

C'était là l'avant-dernière représentation d'une série qui devait se terminer à Ottawa, quelques jours plus tard. Le circuit parcouru par M. Barbeau et quelques-uns des artistes comprenait Chicago, New-York, Montréal, Québec et Ottawa.

A chacun de ces endroits, des *types* du bon vieux temps sont allés faire connaître de quelle façon l'on s'amusait jadis dans nos foyers canadiens. Tout à côté de ces représentants de l'ancienne génération figuraient deux artistes, d'ont l'une musicienne et l'autre chanteuse, qui établissaient un contraste saisissant entre les deux éléments.

Si l'on en croit les comptes rendus de différents journaux de la province et des Etats-Unis, ces représentations ont remporté un franc succès dans toutes les villes où elles ont été données. A Québec, l'Auditorium a fait salle comble à chaque séance, et les applaudissements nourris et prolongés qui suivirent l'exécution naïve des chants ou des danses des vieux canadiens et l'interprétation artistique de mesdemoiselles Wyman et Emerson prouvent que le public a apprécié ce genre nouveau.

Ce n'est pas à dire, cependant, que le tout ait été rendu de façon parfaite par ceux qui voyaient le feu de la rampe pour la première fois. L'on comprendra sans doute qu'il est plus facile de conter un conte, de chanter une chanson ou de danser une *gigue* devant un auditoire d'intimes, dans la cuisine d'un bon cultivateur de la campagne, que de se présenter pour la première fois sur une scène comme celle de l'Auditorium, devant une salle comble de specta-

teurs. Aussi, le spectacle a-t-il donné un peu le trac à quelques-uns et contracté les cordes vocales de quelques autres. Mais si l'on excepte les critiques de certains admirateurs de vaudeville américain, pour qui les ruades d'une mule ou les gambades d'un chimpanzé sont le *nec plus ultra* de la représentation théâtrale, le témoignage sympathique et presque universel des nombreux spectateurs suffit pour dédommager de leurs peines les organisateurs de cette soirée. Ajoutons que ceux-ci sauront, sans doute, profiter de l'expérience acquise à cette occasion et que, l'année prochaine, tous les participants à la *veillée* seront des *numéros* de première force, comme il y en avait d'ailleurs un certain nombre aux séances du 2 du mai courant.

Nous ne saurions manquer de faire une mention toute spéciale à l'égard de mesdemoiselles Emerson et Wyman. La première est une musicienne consommée qui a rendu au piano deux ballades françaises harmonisées par des canadiens: "Mon père n'avait fille que moi" d'Amédée Tremblay et "Isabeau s'y promène" d'Alfred Laliberté. De plus, Mlle Emerson est l'accompagnatrice attitrée de la délicieuse chanteuse newyorkaise, Mlle Loraine Wyman. Comme accompagnatrice, Mlle Emerson prête un concours des plus précieux à la chanteuse, parce qu'elle sait, grâce à son talent et la délicatesse de sa touche, faire ressortir davantage les qualités de la riche voix de l'élève d'Yvette Guilbert. Quant à Mlle Loraine Wyman, il nous suffira de dire qu'elle n'a ni plus ni moins que charmé son auditoire. Américaine de naissance, elle a appris la langue française aux sources les plus pures et elle la possède, du moins c'est ce qui nous a semblé dans l'interprétation de ses chansons, à l'égal de sa maîtresse de jadis, Yvette Guilbert. Jamais voix plus pure, plus cristalline, plus vibrante, quoique d'un volume modeste, ne s'était fait entendre à l'Auditorium. C'est là le témoignage unanime que nous avons recueilli de toutes parts depuis le 2 mai. C'est à tel point que, un peu partout, l'on entend fredonner les airs et les chansons qu'elle a popularisées à l'Auditorium, et cela repose les oreilles ahuries par les *Tipperary* et les *Madelons*.

Mlle Wyman portait, pour chaque genre de chansons, un costume approprié, costume d'une époque déjà éloignée. L'année prochaine, Mlle Wyman, quand elle reviendra dans la province de Québec, a promis d'avoir des toilettes comme en revêtaient nos grand'mères et nos aïeules, il y a 100 et 200 ans passés, et qu'elle aura, à cette date, ajouté à son répertoire quelques-unes des ballades, des rondes et des pastorales que faisaient jadis entendre nos ancêtres.

Nous ne saurions terminer ce court compte-rendu sans dire un mot de remerciement à M. Marius Barbeau, notre distingué compatriote, qui est, en quelque sorte, le créateur du folklore au Canada. Après des études prolongées à la Sorbonne et à Oxford, les services de M. Barbeau ont été retenus par le gouvernement d'Ottawa où il s'applique, depuis quelques années, à ressusciter un passé dont nous comprenons et admirons davantage toutes les pages à mesure qu'on nous les représente sous forme de souvenirs recueillis dans les campagnes. Sans l'esprit patriotique et le sens artistique de M. Barbeau, le folklore canadien n'eut jamais possédé un ouvrage assurant la survivance de toutes ces choses qui touchent de près la vie intime de ceux qui nous ont précédés dans le dix-huitième et le dix-neuvième siècles, et dont la sincérité, l'honnêteté, l'urbanité et surtout la jovialité valaient bien les qualités qui nous distinguent aujourd'hui. M. Barbeau, président de la Société du Folklore d'Amérique, secrétaire de la Société du Folklore canadien, est aussi membre de la Société Royale du Canada. C'est un travailleur et un érudit qui s'est tracé un programme et qui l'exécute, sans dévier quelles que soient les fourmis qui, parfois, le piquent au talon. Déjà, il a publié des centaines de contes, de ballades, dans l'"American Folklore Journal", dont un exemplaire paraît en français, chaque année. De plus, M. Barbeau possède au-delà de 4,000 contes inédits, de même qu'un grand nombre de chansons qu'il a enregistrées sur des cylindres de phonographe et qu'il doit faire reproduire dans un volume, actuellement sous presse. Et c'est pour l'aider à défrayer les dépenses considérables occasionnées par l'impression de ce volume que M. Barbeau a organisé une série de

soirées du bon vieux temps à travers les Etats-Unis et le Canada. Les Québécois qui, par leur présence, ont encouragé ce mouvement ont été bien inspirés et, pour notre part, nous nous faisons un devoir de les en remercier et de les en féliciter de tout cœur.

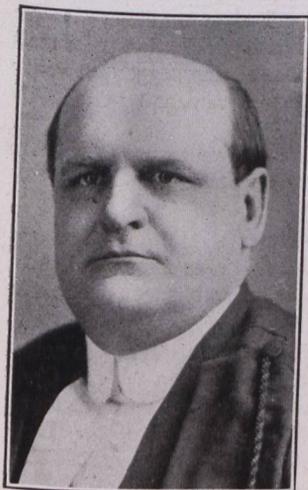
Comme il n'entre pas dans le cadre de ce compte rendu de nous étendre longuement sur le folklore lui-même, nous nous proposons, dans un prochain numéro du *TERROIR*, de faire connaître en quoi consiste cette science et pourquoi nous devons encourager ceux qui s'y adonnent. De plus, nous avons tout lieu d'espérer que nous saurons agrémente cette dissertation de citations et d'illustrations qui ne sauraient manquer d'intéresser les lecteurs de notre revue.

Québec, mai 1920

G. E. M.



“ LA SCOUINE ”



M. W. A. Baker.

Est-il possible de décrire avec plus d'exactitude l'âpre réalité et les tourments infernaux d'une vie obscure et sordide? Est-il possible d'analyser plus minutieusement, et pourtant d'une façon laconique, les traits d'un caractère mutilé par la plus noire destinée, les écarts brusqués d'un tempéramment broyé, éculé par des souffrances et des malheurs sans nom comme sans fin?

Ah! ce livre est le livre de Job des misérables!

Et si, par aventure, il plaît à l'auteur de mener ses tristes héros à une promenade, ne croyez-vous pas qu'on va assister à une fête? Les pauvres diables traînent avec eux leur cortège de maux, comme des hardes empestées—la guigne les suit partout, en voyage comme chez eux; on les voit poursuivis par toutes les malchances: roues qui grincent, cheval qui se traîne épuisé et qu'on rosse avec cette cruauté féroce et inconsciente dont l'homme semble avoir l'apa-

nage, boue, côtes abruptes, routes tortueuses et toutes les tracasseries qu'on dirait semées sur un chemin d'enfer hanté par des génies malfaisants; tout conspire pour faire de ce voyage un pèlerinage dantesque et lugubre.

Et le refrain finit toujours le couplet—que ce soit un voyage ou un incident vulgaire, ce couplet—le même refrain que l'auteur aime tant à fredonner avec un scepticisme ironique; l'éternel retour de ses héros au foyer où ils retrouvent le pain sûr et amer marqué d'une croix.

Et c'est une dissection faite de propos délibéré des heurts, des conflits horribles auxquels peuvent donner lieu la méchanceté la plus noire alliée à l'imbécillité honteuse ou à l'intérêt le plus sordide.

Il y a là des scènes que Dante ne désavouerait pas.

Ainsi on voit passer la caravane macabre qui mène le pauvre fou SCHNO à sa dernière demeure, caravane qu'un hasard loustic a formé de BAGON, le

coupeur, assis sur sa charrette à fumier, de TOFILE, de PIQUIN, les deux frères du fou qui, après l'avoir assommé, vont l'enterrer d'eux-mêmes et sans aide, et lorsqu'on fit que la SCOUINE a regardé passer cette caravane avec un "sentiment de rancune satisfaite", l'auteur ne nous explique pas la raison de cette *rancune satisfaite*; ailleurs ce serait une obscurité de style tant ce sentiment paraît ici tout-à-coup comme isolé. Pourquoi la SCOUINE en voudrait-elle à ce fou? Elle ne paraît pas d'ailleurs avoir souffert par cette famille-là plus que par d'autres, et la pauvre SCOUINE n'en est pas à une persécution près; mais ce qui serait obscurité ailleurs me semble être ici comme une suggestion voilée de l'auteur qui semble laisser entendre que ses héros en veulent tant à la vie qu'ils sont heureux de s'en voir venger par la mort.

Et vraiment l'on ne peut s'empêcher de féliciter intérieurement ce pauvre fou d'être sorti de sa vie lamentable, long martyr du destin inexorable et ce qui est pis, d'une brute implacable, son frère.

A chaque page de ce livre on s'écrie involontairement: Il y a donc au sein même de cette nature si belle des vies horribles, des destinées fatales qui tuent l'âme et laissent le corps ramper misérablement, plus misérablement que le ver, car le ver n'a pas appris lui à faire le mal pour le mal.

Certes, l'auteur n'a pas voulu faire l'histoire de nos cultivateurs, ces nobles paysans qui arrachaient de si émouvantes lignes d'admiration à Max Orell, voyageur doublé d'un psychologue averti; ces nobles *baiitants* qui nous ont fourni nos meilleurs hommes d'Etat, de lettres, de profession, de commerce, etc. L'auteur appartient lui-même à l'une de ces familles qui ont illustré notre société.

Je connais l'auteur, il est de mon pays et de mon âge.

Tout jeune, j'étais chez le curé de ma paroisse qui me dit: "Vous faites des lettres à votre âge; c'est beau, les lettres. Tiens, il y a un enfant de l'école de Beauharnois qui fait déjà réfléchir ses maîtres, un jeune Albert Laberge. Je suis heureux d'apprendre qu'on va l'envoyer au collège classique, c'est un... je ne me rappelle pas bien, mais il me semble que le mot de *génie* fut lancé par ce vénérable et saint prêtre.

J'ai attendu depuis ce temps-là—30 à 35 ans,—et j'allais douter de mon curé quand la SCOUINE apparut.

Certes, le livre est puissamment écrit—il est incomparable au point de vue de la perfection du style à certains endroits, mais je trouve que l'auteur nous fait payer cher le plaisir de le lire.

On le voit, il est partisan de l'art pour l'art, et quand on a sa maîtrise, on comprend qu'on puisse difficilement résister à la tentation de s'absorber dans cette virtuosité exclusive et triomphante.

A un Dante il faut un enfer: mais l'enfer de Laberge est d'autant plus terrible qu'il est terrestre, amoral, sans justice, car le faible y souffre le plus et pour

L'auteur il semble que cela importe peu tant il a l'air de nous dire que c'est toujours l'inévitable.

On présume d'une inscription de dates faite par l'auteur que ce livre lui a coûté dix-huit ans de travail.

Qu'est-ce qu'il a donc observé de la vie durant ce temps, pour que son esprit soit demeuré exempt de tout alliage de sympathie humaine? N'a-t-il jamais vu des scènes de dignité, de justice, de charité qui aient pu modifier le sens de ses jugements pessimistes?

Mais je sors du sujet puisque je deviens moraliste. Restons-en à notre première idée. L'auteur est partisan de l'art pour l'art; et il n'a eu pour cela qu'à suivre sa nature car c'est un vrai, un grand écrivain qui n'a aucune des scories de quelques-uns de nos philistins célèbres.

Je dis que l'auteur a du génie, je ne dis pas qu'il ne pèche pas à certains endroits contre le bon sens. C'est le grand malheur de la pensée, et le vrai celui-là, qu'il y ait entre le génie et le bon sens un tel écart je dirais un océan de distance. Il est étonnant aussi comme l'homme de génie se console facilement de manquer de bon sens tandis que les gens sensés paraissent si peu incommodés de leur manque naturel de génie.

Qu'importent ces considérations philo-psychologiques, je rentre dans mon sujet et je dis que l'auteur a du génie; il en a le tempérament atrabilaire, il est vrai, mais il est un grand, un vrai, un pur écrivain. Son livre est robuste, écrit de race, et il restera parceque le style a mis sa marque immortelle sur son enveloppe peu avenante.

M. A. Laberge est régionaliste mais par esprit d'art et de réalisme—et c'est ainsi qu'il faut l'être à mon avis.

Ses anormaux et ses infirmes ne sont pas si rares qu'on le croit—on les voit au foyer des avarés et des ivrognes qui ont sacrifié leur famille et leurs proches à leurs instincts sordides et violents.

Guyau a dit: "La vie inférieure, végétative ou bestiale, sera moins belle que la vie supérieure, morale ou intellectuelle. mais, encore une fois, ce qui importe, c'est la vie, et mieux vaut faire vivre devant nous un monstre, que de nous représenter une figure morte de l'idéal".

La sincérité de Guyau ne pouvait trouver de meilleur héritier que Monsieur Albert Laberge qui témoigne d'un profond mépris pour le dilettantisme.

Monsieur Laberge est de son métier, arbitre dans les choses de sport où il n'a certes pas émoussé son goût du fini, sa ferveur de perfection. Dans les choses de sport la sanction est rapide et décisive et l'on est porté à y prendre les amateurs pour une certaine classe inférieure. On voit en effet que M. Laberge ne se départit pas un instant de sa tenue en garde contre toute faiblesse possible; il procède avec la netteté de rythme de l'athlète; pas un geste inutile

chez lui, pas une phrase qui ne se soutienne jusqu'au bout et ne se termine en force et en mâle beauté.

L'auteur a terminé son livre en fin de jour, de saison, de vie. Ce livre est si bien sorti de son âme qu'il a comme cela une jeunesse, un âge mûr et une vieillesse formant une unité geothéenne, une connexité vraiment artistique et idéale.

Dans son dernier chapitre l'auteur n'a gardé de ses héros que les éducatibles, ceux qu'il a pu humaniser, et on voit leur vie recompensée par une bonne vieillesse, celle de ces vieux qui ont fait leur course et qui abordent à l'hospice où ils arrivent par la force des choses et où ils finissent par goûter quelques jours de calme.

La fin du livre n'a aucune des crudités du corps de l'ouvrage.

La Scouine et le bon Charlot sont les seuls que nous y retrouvions, c'est comme une survivance des plus aptes; les autres on ne sait ce qu'ils sont devenus, mais comme à leur mieux on peut dire qu'ils n'avaient aucune personnalité on ne s'en informe même pas, leur sort nous laisse absolument indifférents et tout ce qui nous peine vraiment c'est de voir le livre finir, de sentir se vider cette coupe enchantée au point de vue de l'art sans pouvoir espérer la remplir de sitôt d'une liqueur aussi ardente.

W. A. BAKER.



 A THSITAGAMA (1) 

...Souvent, quand nous étions sur la pointe d'Appel, ainsi nommée en l'honneur d'un prétendu comte d'Appel qui y séjourna longtemps, je désertais la tente où nos guides venaient s'accroupir à la façon indienne et raconter l'interminable histoire de leur vie aventureuse. J'errais sur la grève qui fait, à cet endroit, comme une sorte de navire dont la proue, de sable doré, s'avancerait assez loin dans le lac. Le tableau du jour, sombrant à l'ouest dans des vagues de nuages enflammés, tandis que la nuit faisant, lente et mystérieuse, l'ascension des sommets lointains, me jetait dans une sorte d'extase religieuse que je ne saurais peindre. Et comment en eût-il pu être autrement, à cette heure du passage de la lumière vers l'ombre, dans ces solitudes où resplendit avec tant d'éclat, la main du Créateur, alors que toute cette nature, recueillie un instant pour la prière nocturne, semblait demander à l'homme de parler pour elle à Dieu dans cette cérémonie grandiose et sainte ?

Des milliers de voix se faisaient entendre à mon âme: voix de l'imperceptible grain de sable que je foulais à mes pieds comme voix des forêts sans bornes, et, debout dans la gloire des rayons mourants, je m'unissais à elle pour offrir l'encens d'une commune adoration.

L'air vif de la brise et les ténèbres m'effleurant de leurs ailes sombres me rappelaient à moi-même. Mon regard étonné retrouvait alors un temple orné par la nuit.

Je lançais mon canot d'écorce sur le lac maintenant tout fleuri d'étoiles: les constellations qui passaient, scintillantes, à mes côtés, me donnaient la sensation de voguer en plein azur; et, m'élevant de ce spectacle, à la faveur de l'ombre, du silence et du calme, j'é-

(1) Lac sur le parcours de la rivière Peribonca.

coutais les chœurs de l'univers chanter avec harmonie des poèmes et des louanges à Dieu.

Je rentrais sous la tente l'âme pleine des plus doux sentiments; et, lorsque, autour de moi, tout était repos et sommeil, je me répétais ces paroles du Psalmiste: "Seigneur que vos ouvrages sont grands! Vous étendez les cieux comme un pavillon; les eaux demeurent suspendues autour de votre sanctuaire, les nuées sont votre char, vous marchez sur l'aile des vents." Pieuses réminiscences auxquelles venait se mêler le souvenir de cette admirable pensée, digne d'une âme chrétienne!

Commorandi natura diversorium nobis, non habitandi dedit. O praeclarum diem, quum in illud divinum animorum concilium cætumque proficiscar, quumque ex hac turba et celluvione discedam. "Dieu ne nous a pas mis en ce monde pour l'habiter toujours, mais pour y loger en passant. Oh! le beau jour que celui où je partirai pour cette assemblée céleste, pour ce divin conseil des âmes, où je m'éloignerai de cette foule et de cette fange terrestre."

Et je m'endormais en rêvant à . . . Cicéron!

RENE

Chicoutimi, avril, 1920.



UN NAUFRAGE

EN FACE DE SAINT-NICOLAS (1)

Un soir de l'automne dernier, j'étais à faire non pas le tour de ma chambre, mais celui de ma bibliothèque, quand tout à coup un vieux bouquin attira mon attention. Je le retirai du rayon et, après l'avoir examiné quelque temps, je fus fort heureux de réaliser la découverte que je venais de faire; cet ouvrage datait de 1833, contenait l'autographe de l'auteur et, de plus, les armes du donataire, Lord Sydenham. Je mentionne donc *Sketches of Canada* par William M. McKenzie.

Lorsque j'étais enfant, ma grand'mère m'avait souvent parlé des sinistres maritimes qui avaient eu lieu en face de notre paroisse, St-Nicolas, entr'autres, l'incendie et le naufrage du vapeur *Montreal* où il y eut tant de pertes de vie. Elle me rappela que le vieux curé d'alors, Monsieur Dufresne, de sa verandah, avait donné l'absolution aux naufragés, suivant la scène avec sa longue-vue, et aussi le naufrage du *Waterloo*.

En parcourant le livre de M. McKenzie, je fus assez surpris de constater que cet écrivain anglais avait été l'un des héros de ce dernière naufrage et j'y trouvai la narration de l'accident.

M. McKenzie était venu faire son tour d'Amérique. Il avait voyagé dans le Haut-Canada et aux Etats-Unis, ayant parcouru une distance de 40,000 milles et visité Boston et York. De cette dernière ville il s'était dirigé vers Québec où il devait s'embarquer pour l'Angleterre. La narration de son voyage est datée du "mardi 18 avril 1831, de l'hotel Mailhot", à Québec, et elle est adressée à

1—Cet article est le résumé d'une causerie faite par l'auteur, en janvier dernier, devant les membres du Cercle d'Etude de la Société des Arts, Sciences et Lettres.

Monsieur J. Baxter, à York, Haut-Canada. L'on me permettra de suivre autant que possible le récit tel que fait par M. McKenzie, dans sa lettre à son ami.

Samedi soir, raconte-il, nous arrê tâmes à William Henry et dimanche matin nous arrivâmes au quai de Trois-Rivières. Le vapeur *Lady of the Lake* nous précédait. C'était le désir de tous les passagers de continuer notre voyage et nous insistâmes auprès du capitaine Perry pour partir malgré qu'aucune information certaine nous eut été donnée concernant la glace au Cap-Rouge la descente commença. A Deschambault, l'un des pilotes de la Compagnie monta à bord et nous dit qu'il avait des renseignements certains qui assuraient que la glace était partie et que le chenal était libre. Il y avait tout de même certains passagers qui doutaient de cette assertion; et de fait, vers minuit, un peu au-dessus de Québec nous fîmes la rencontre d'un immense champ de glace. L'on jeta l'ancre et le *Lady of the Lake* fit la même chose à quelque distance de nous. J'étais seul éveillé avec Monsieur Lallane. Tout semblait tranquille, je m'en retournai à ma cabine où je lus jusqu'à 2 heures. Quelques minutes après m'être endormi, je fus réveillé par quelques amis qui me dirent de quitter le navire, que la glace l'avait pratiquement broyé et qu'il faisait eau de toutes parts, que nous étions à la dérive enserré par la glace et ayant nos deux ancres arrachées. Je fus debout en un instant et nous sautâmes sur la glace; d'une banquise à l'autre nous nous dirigeâmes vers la rive qui était à un mille de distance. La tâche était difficile, car j'étais le dernier et je pus suivre de loin les autres par la trace de leurs pieds sur la neige. La marée montait et à plusieurs endroits, l'eau jaillissait par les fissures de la glace pourrie à cette saison de l'année, et ceci, naturellement, retardait ma marche. Je tombai dans un trou et j'eus de l'eau jusqu'au cou, et comme mes caoutchoucs ne me tenaient plus aux pieds, je dus les oter et je les ajoutai à mon bagage. J'étais épuisé, quand enfin je rattrapai un de mes compagnons, Monsieur Lyman, et une pauvre femme qui était rendue à bout et qui pleurait à chaudes larmes. Monsieur

Lyman (1) avait eu une jambe fracturée durant l'émeute des tailleurs de Montréal, l'été précédent, et il marchait encore naturellement avec beaucoup de difficultés. Nous étions précédés par une couple de chaloupes et un canot d'écorce; finalement, nous arrivâmes au village de St-Nicolas. J'étais gelé, harassé ayant fait deux fois le trajet pour chercher mon argent et mes bagages qui étaient restés à bord. Le navire tout de même n'avait pas sombré; il était maintenu à la surface par la glace. Les passagers demandèrent aux paysans canadiens d'aller chercher leurs bagages et de les apporter à terre. Avec leur aide, sous la direction de leur dévoué curé, M. Dufresne, qui prit une part des plus actives dans l'intérêt des rescapés, tous les bagages et les papiers du bord furent sauvés. Le *Waterloo* était la propriété de Messieurs John Molson, marchands de Montréal, et valait environ 2000 à 2500 louis. Sa cargaison était très lourde et consistait en whiskey, lard, chandelles, bières et cidres.

"Ce qui m'a surtout le plus frappé", continue M. McKenzie "c'est (j'emploierai son expression anglaise) la "sterling honesty" des Canadiens dont la vie humble ne m'a jamais apparue sous une lumière plus belle que le matin du naufrage. Tout ce qui put être sauvé par eux ou par leurs enfants nous fut remis intégralement sans qu'aucun d'eux eut eu la pensée de cacher une épingle.

"C'était délicieux de voir les petits gars l'un après l'autre arriver à la maison avec leur charge et les déposer parmi les bagages sans même réclamer un sou pour leur travail. Si quelques-uns de nos législateurs, qui a la dernière session de la Chambre du Haut-Canada, ont fait des comparaisons regrettables entre le Haut et le Bas-Canada, avaient été présents au spectacle que nous ont donné ces braves Canadiens, ils auraient été certainement honteux de leurs accusation."

1—Parmi les passagers du *Waterloo* il y avait Messieurs Lyman, Buck et Lalanne, de Montréal, le lieutenant Ercok, du 32^{ème} Regt. Monsieur Cowie, de la Compagnie de la Baie d'Hudson et Messieurs Charles Stewart, Satterthwaite et Weecksted de Québec.

St-Nicolas est un endroit délicieux et qui mérite l'attention du touriste. Si ce naufrage n'a pas eu des conséquences plus graves, c'est dû au sang-froid du Capitaine Perry, au dévouement et à la bravoure des gens de chez nous; et c'est ce qui m'a suggéré de vous raconter cette histoire, c'est que M. McKenzie, un étranger, simple voyageur, se soit fait sur le champ une opinion si juste de la vraie mentalité de nos populations canadiennes-françaises; et il me fait plaisir de constater que ce qui existait autrefois est encore la même chose dans nos vieilles paroisses où la bonne tradition n'a pas déperie et où suivant le vieil adage, l'on peut dire de notre race: Bon sang ne peut mentir.

Le Capitaine Perry qui était commandant du *Waterloo* lorsqu'il fit naufrage au Cap-Rouge a eu pour tombe les eaux du Saint-Laurent sur lesquelles il s'était si distingué par son habilité, son sang-froid et son coup d'œil de marin, Sa mort fut comme sa vie, courageuse et héroïque. En traversant le fleuve en canot, un peu en bas de Montréal, l'embarcation chavira; il lui eut été très facile de se sauver, parce qu'il était bon nageur. Il préféra aider ses deux compagnons; de fait il en amena un au rivage et revint pour chercher le second; après une lutte d'au-delà d'une heure contre les éléments, il dut payer sa dette à la grande enjoleuse.

MAJOR THEO. PAQUET.





LES ECHOS

La Société des Arts, Sciences et Lettres a pratiquement terminé la série de ses manifestations publiques artistiques et littéraires pour cette année. Cette "saison" a été pour notre société, des plus fructueuses et son activité s'est manifesté dans maintes sphères. Sans trop la vanter, notre société est l'une de celles qui, présentement, attirent le plus l'attention du public intellectuel.

Outre la série de ses concerts-conférences gratuits qu'elle a donnés durant l'hiver, en la Salle de l'Académie Commerciale de l'Avenue Chauveau, la Société des Arts, Sciences et Lettres a organisé, en l'espace d'un mois, deux grandes manifestations artistiques, à l'Auditorium de Québec; un concert de la Société Symphonique de Québec, qui est affiliée depuis quelques mois à la Société des Arts, Sciences et Lettres, doublé d'une conférence de M. Benjamin Sulte, et, avec la coopération du secrétaire de la Société du Folklore d'Amérique, une "veillée du bon vieux temps", sorte de manifestation très ingénieuse de nos traditions populaires qui a obtenu un succès qui a engagé les organisateurs à récidiver désormais chaque année.

La presse de Québec a donné les comptes rendus les plus élogieux à ces représentations et nous ne pourrions rien y ajouter.

Nous nous réjouissons cependant que notre Société des Arts, Sciences et Lettres ait accru son prestige en augmentant la liste de ses membres à plus de cent durant le dernier mois.

Quant au TERROIR, la liste de ses abonnés réguliers augmente d'une cinquantaine chaque mois, ce qui indique un beau succès.

Pour assurer notre œuvre il ne manque plus que les quelques centaines d'abonnés depuis le 1er numéro de la première année se mettent en règle avec notre administration. Si tous nos abonnés se rendaient à cette invite, le TERROIR serait bien au-dessus de ses affaires; et de cette hauteur, il se f.... du côté de plus en plus élevé du papier et de la main-d'œuvre typographique.

Et dire qu'il faut répéter cet appel si souvent quand nous servons notre revue—48 pages sur papier de luxe—pour \$1.00 par année seulement—douze numéros!

Si dans le district de Québec on ne se sent pas capable de faire vivre une revue du genre de la nôtre—exclusivement patriotique.... eh! bien, que l'on dise adieu à notre survivance....

* * *

Il y a quelque temps courait, à Québec, voire même à Montréal une rumeur qui était de nature, assurément, à inquiéter fort notre société. Cette rumeur voulait que des gens malintentionnés de Péribonca, Lac Saint-Jean, eussent jeter dans la rivière, le mausolée que, l'automne dernier, notre Société avait érigé en cet endroit, à la mémoire de Louis Hémon. Nous ne voulions rien croire de cela; mais comme la rumeur persistait et qu'un personnage important de Montréal s'informait auprès de nous de ce qui en était, nous écrivâmes à M. Emile Moreau, député du Lac Saint-Jean, pour lui demander si nous devions nier la rumeur ou la croire fondée, et voici ce que répondait à notre secrétaire, M. Moreau à la date du 13 mai courant:

"Je viens de recevoir votre lettre et je m'empresse de vous répondre pour vous dire que votre Mausolée est en très bon ordre. Je me doute un peu de ce qui a pu donner cours à cette rumeur.

"Il y a quelques jours j'ai fait sur élever la base, comme vous me l'aviez demandé, et j'espère que cela vous remettra de vos inquiétudes. Je ne crois pas que nous ayions, dans notre petite colonie de Péribonca, des gens assez mal intentionnés pour commettre de telles choses."

Voilà donc un canard dont les ailes sont fort proprement coupés.

Nous en sommes heureux de même que tous ceux qui s'inquiétaient de ce prétendu acte de vandalisme.

* * *

Lors de la dernière assemblée annuelle de l'Association des Anciens Elèves de l'Ecole Polytechnique de Montréal. M. Arthur Amos, président sortant de charge, disait ce qui suit au cours de son allocution, à l'adresse de notre société et de l'une de ses anciens présidents.

"Parmi les voies nouvelles je vous ai dit qu'il y en avait aussi quelques-unes de moins droites et de moins faciles où cependant bon nombre de nos amis pourraient s'engager avec chances de succès; ce sont les Arts, la Littérature, et tout à la fin, la Politique.

"Savez-vous qu'il existe à Québec une Société des Arts, Sciences et Lettres? Eh bien, plusieurs des membres actifs sont des ingénieurs. L'avant-dernier président, qu'un professeur français de passage à Montréal, qualifiait dans une conférence publique, de Daudet canadien, n'est pas un ingénieur mais il aurait dû l'être, il était né pour l'être, puisque sa profession ou si vous préférez sa fonction, est de jongler avec les chiffres, j'ai nommé M. Marquis, le chef du Bureau des Statistiques. Vous voyez qu'on peut aimer les chiffres et tout de même briller dans l'art d'écrire."

* * *

La Société des Arts, Sciences et Lettres va prendre pendant la belle saison qui commence des vacances fort bien méritées. Elle a terminé la série de ses manifestations publiques, mais ses officiers ne se laisseront engourdir par les délices du repos. Aussi se sont-ils mis immédiatement à la tâche pour préparer la prochaine série des manifestations publiques qui s'ouvrira à l'automne. Déjà, ils ont la perspective de plusieurs belles soirées littéraires et artistiques dont la réalisation donnera un nouvel éclat à l'activité et à l'initiative de la Société des Arts, Sciences et Lettres.

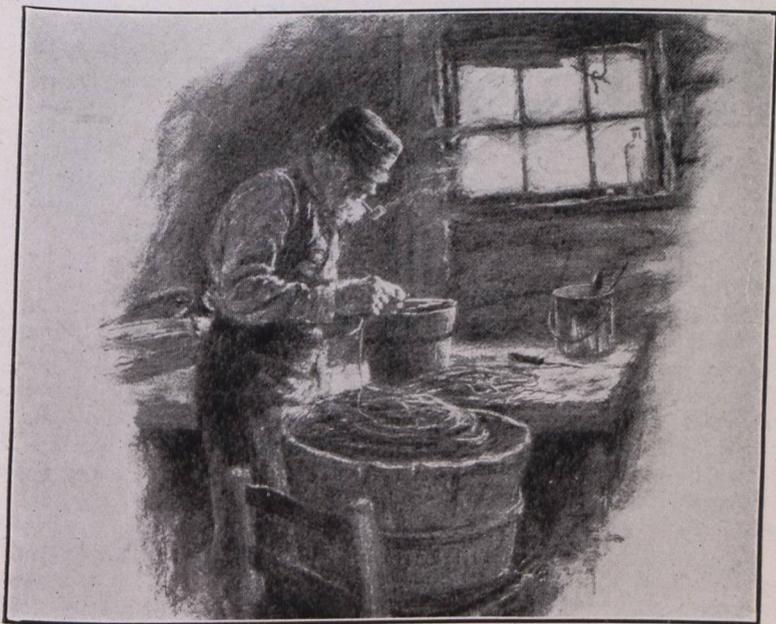
* * *

La Société des Arts, Sciences et Lettres est à organiser une exposition de peintures qui serait tenue à la fin de juin, dans le Palais des Arts du Parc de l'Exposition. A cette exposition participeraient tous les peintres de Québec et de Montréal. Ce serait une répétition de ce salon qui a été tenu à Montréal au commencement du printemps et dont le gouvernement de la province a acheté plusieurs toiles. On sait que le gouvernement a nommé à cette fin un jury qui choisit les pièces que le gouvernement s'engage à acheter pour son musée.

L'exposition du mois de juin est organisée par M. Ivan Neilson, membre de la Société des Artistes de Québec affiliée à la Société des Arts, Sciences et Lettres et sous les auspices de cette dernière. Ce salon serait tenu dans la semaine de la fête Nationale.



LA SAISON DE LA PECHE SUR LE SAINT-LAURENT



Un vieux pêcheur du bas du fleuve raccommodant ses filets.

Vieux type de pêcheur acadien comme on en rencontre
des centaines sur la Côte Nord.



BIBLIOTHEQUE QUEBECOISE

Notre infatigable historien et chercheur québécois, M. Pierre-Georges Roy, se prépare à publier une série de volumes dont l'apparition, assurément, va prendre l'allure d'un véritable événement littéraire et historique en même temps qu'elle constituera un tour de force peu ordinaire de patience, de travail et de persévérance. C'est, en effet, une véritable *bibliothèque québécoise* que va publier M. P.-G. Roy. La série comprendra vingt-cinq volumes tous traitant de choses de Québec.

Au reste, en voici l'énumération succincte mais suffisante pour allécher tous ceux qui sont friands de notre histoire:

Impression de Québec, 4 volumes de 300 pages chacun—Ces volumes reproduisent les *impressions* remportées de Québec par plus de deux cents voyageurs de marque à partir de Champlain, de Mgr de Saint-Vallier, du baron de La Hontan, jusqu'à Marmier, lord Grey, Lionnet, Doumic et Louis Hémon en passant par Ampère, Kalm, Boucault et La Rochefoucault.

Quelle belle anthologie d'impressions!

Recensement de Québec en 1744, par l'abbé André-Mathurin Jacreau, publié par P.-G. Roy, un volume de 300 pages.—Le recensement de 1744 nous donne les noms de tous les paroissiens de Québec, avec ceux des femmes, enfants, âges de chacun, occupations etc., ainsi que les rues de Québec en 1744 et ceux qui les habitaient.

Les monuments commémoratifs de Québec, un volume de 300 pages.—C'est l'histoire des monuments commémoratifs de Québec passés et présents; plus de trente-cinq monuments.

Le Vieux Québec, quatre volumes de 300 pages chacun.—Ces volumes comprendront diverses études concernant le vieux Québec et qui ont été publiés par M. Roy; plus de 150 articles sur les sujets des plus variés. Citons-en quelques-uns: Les vaisseaux de guerre français à Québec depuis 1870. Le choléra à Québec. Les prisons de Québec. Un régicide québécois. Les protestants à Québec sous le régime français. Les éboulements du Cap Diamant. Les

bourreaux à Québec sous le régime français. Les évêques sacrés à Québec. Le premier congrès de Québec, etc., etc.

Dénombrements de Québec, faits en 1791, 1795, 1798 et 1805 par le curé Joseph-Octave Plessis, un volume de 300 pages.—Le curé Plessis montre dans ses différents dénombrements l'esprit méthodique qui devait le faire briller un peu plus tard comme évêque de Québec. Il donne des renseignements complets sur chaque famille: noms et prénoms de chacun des membres qui la composent, le nombre des paroissiens, des communicants, etc., etc. Il indique jusqu'au numéro de la maison de chaque paroissien.

Fils de Québec, cinq volumes de 300 pages chacun.—Les *Fils de Québec*, ce sont les personnages nés à Québec. M. Roy donne une biographie d'une ou deux pages pour chacun d'eux. Il a retracé plus de 700 *fils de Québec* qui se sont distingués dans le clergé, le droit, la médecine, l'armée, la marine, les lettres, l'industrie, le commerce. On trouve même un *fils de Québec* parmi les députés de la Convention, à Paris, qui votèrent la mort de Louis XVI.

Recensement de Québec en 1715-16, un volume de 300 pages.—Le recensement, très détaillé, est basé sur la visite paroissiale du faubourg S.-Jean-Baptiste, du Cap-Diamant, de la banlieue—du côté de Sainte-Foy, de la Canardière, de la Petite-Rivière, etc.

Les rues de Québec, un volume de 300 pages.—L'auteur donne dans ce volume la localisation de chaque rue de Québec, quelques détails historiques et l'histoire du nom quand il a pu la retracer.

Les cimetières de Québec, un volume de 300 pages.—C'est l'histoire des anciens et des nouveaux cimetières. Ils sont au nombre de plus de vingt-cinq.

Ephémérides québécoises, six volumes de 300 pages chacun.—C'est l'histoire de la vieille capitale jour par jour, heure par heure, pour ainsi dire, de 1608 à 1908.—Le détail de l'histoire des hommes et des choses de Québec pendant trois siècles. Tous les événements un peu importants qui se sont déroulés à Québec depuis 1608 y sont notés. Le travail est le fruit de recherches poursuivies pendant trente ans.

Bref! une histoire détaillée de Québec en vingt-cinq volumes de 300 pages chacun, soit: 7,500 pages. Un véritable travail de Bénédictin, quoi! Il classera assurément M. Pierre-Georges Roy parmi les plus illustres *fils de Québec*.

TETES ET FIGURES

Depuis longtemps nous attendions un volume de M. Nazaire LeVasseur; il nous est arrivé enfin, sous ce titre prometteur de toutes sortes de choses. C'est, nous annonce l'auteur, dans une courte préface, "une série de croquis dont plusieurs reproduisent des caractères, des physionomies, des états d'âme" qu'il a

connus personnellement dans des circonstances qu'il décrit, "circonstances qui ne sont autres que des incidents intimes de la vie sociale".

Dans *Têtes et Figures* sont réunis dix-huit croquis et nouvelles du ton le plus varié. Quelques-uns sont émouvants, d'autres sont amusants, tous sont intéressants et, quand nous avons fini de lire ce livre, nous trouvons que son titre n'est ni téméraire ni artificiel; l'étoffe des héros que nous rencontrons est bien française et elle est humaine; ce sont des valeurs positives tant dans le domaine moral que dans le domaine social. C'est l'œuvre d'un artiste, d'un visuel, d'un peintre de la société, mais qui n'est pas nécessairement un poète ému et admiratif, ni un penseur ni un philosophe, tous gens assez généralement ennuyeux et dont on se passe assez facilement. Et tout cela est naturel, ce qui est beaucoup. Ceux qui aiment la chronique n'ont pas à craindre, en lisant *Têtes et Figures*, que l'auteur nous mène, comme cela arrive tant de fois, dans ces volumes à nouvelles, du poncif au suranné, de la dissertation épaisse à la causerie, de l'éléphant... à la fleurette. C'est une charmante sélection, qui sera toujours d'actualité, où l'esprit français reste une qualité nationale, comme s'il était éclo sur les "bords fleuris qu'arrose la Seine", une vertu éternelle, même en la vieille Nouvelle-France d'Amérique.

Par ces quelques considérations, je ne prétends pas analyser *Têtes et Figures*; je veux simplement amorcer ceux qui n'ont pas encore lu ce livre. Il contient surtout des histoires simples mais qui prennent le cœur parcequ'elles sont simples, fraîches, pieuses et naïves comme des paraboles, et si bien dites. Les sujets traités dans *Têtes et Figures* sont mâles et sérieux, tous empreints de sentiments généreux. M. LeVasseur est un conteur et c'est un conteur à la mode depuis plus de quarante ans... mais dans les journaux; il ne nous avait pas accoutumé aux livres; nous le retrouvons, ici, tel qu'il était dans la chronique "à la vapeur" des journaux, seulement un peu plus chatié. M. LeVasseur est un écrivain de race — ce qui sera bien de nature à faire rugir ceux qui prétendent que nous n'avons pas de littérature.—Il sait en quelques mots noter toutes les grandes lignes d'un tableau dont la scène est "chez nous"—et non au Kampechatka,—les traits caractéristiques d'une âme de...chez nous... et non une âme quelconque des Iles Fidjii; il a l'image simple, vive, forte, toute de réalité. Bref! ses nouvelles sont des nouvelles de vérité. C'est pur, c'est délicat, c'est plaisant, et cela se lit avec intérêt jusqu'à la fin; et cela s'inspire de sentiments honnêtes.

Enfin, derniers mots, c'est plein de verve, savoureux, bien conduit et bien écrit, spirituel, agréable et bienfaisant. Le livre de M. LeVasseur fera les délices des lecteurs et des liseuses les plus difficiles.

Bref! nous recommandons fortement *Têtes et Figures* à tous nos lecteurs et lectrices.

ENTRE DEUX RIVES

C'est le dernier né à Québec; il n'est âgé que de quelques jours et il a été mis au monde par Rénée des Ormes. Je ne voudrais pas commettre d'indiscrétion en disant que ce pseudonyme est celui de l'épouse d'un de nos excellents fonctionnaires du gouvernement provincial à qui je souhaite une substantielle augmentation de salaire pour le récompenser d'avoir une épouse qui écrit de fort jolies choses; ce qui fera sans doute, sécher de jalousie ses collègues célibataires qui ne demanderont pas mieux que d'épouser nos excellentes institutrices qui, comme Rénée des Ormes—ancienne institutrice—est "assez capablement" compétente et courageuse pour éditer des livres à la vérité fort jolis.

Entre deux rives forme la collection des correspondances échangées entre une marraine de guerre canadienne—l'auteur—et son filleul belge—Raymond D.—de 1917 à 1919. C'est écrit simplement, mais bien; c'est surtout vécu. On m'assure que les lettres qu'on y lit sont, en réalité, les lettres qui ont été échangées entre la marraine de Québec et le filleul des tranchées belges; ce sont des lettres, en vérité, de forme élégante, et, de plus, des récits militaires véridiques. La guerre commence donc à rendre service à notre jeune littérature.

Nous accueillons avec beaucoup de sympathie ces pages émouvantes qui vibrent de sincérité et de foi et qui sont d'une bonne qualité littéraire; c'est une aimable conversation où nous apprenons, d'une part, les faits de la grande guerre, au jour le jour, en Belgique, et, de l'autre, où l'on nous fait ressouvenir des faits principaux de notre histoire du Canada français; il y a un talent descriptif et des qualités d'âme et de cœur remarquables dans *Entre deux rives*.

N'oublions pas que le livre de Rénée des Ormes est peut-être le premier, chez nous, de la littérature dite de guerre; c'est un grand mérite. Et c'est un véritable plaisir que d'entendre causer une mère de chez nous avec un fils de l'héroïque Belgique parée de ses blessures, grandie de tous ses sacrifices, de toutes ses beautés morales dont, par l'effort et la souffrance, elle s'est enrichie.

LA REVUE MODERNE

La *Revue Moderne* de mai est maintenant en vente dans tous les dépôts de la ville et de la campagne, et elle est destinée au plus beau succès, son frontispice est peut-être le plus artistique que cette publication nous ait encore offert : une gravure exquise de grâce chaste et sincère, la "Laitière" de Greuse, reproduite dans une teinte acier, nous sourit, dans son cercle d'un bleu doux légèrement bordé de noir, à la devanture de nos principaux dépôts. La *Revue Moderne* fait un effet qui dépasse par son élégance et sa discrétion toutes françaises, les revues américaines ou anglaises, et impressionne agréablement tous les gens de goût.

L'intérieur est mieux illustré que jamais et le texte y est abondant et choisi: des articles de Madeleine, de Florendeau (pseudo d'un de nos meilleurs écrivains), de notre ami Olivar Asselin, de Jean-Pierre, de Myrto, de M. Arthur Lemont, de M. Louis d'Orneo, une "tribune livre" du Père Pratt, de Louis Claude, traitant de tous les graves sujets qui passionnent l'opinion canadienne, nous parlent des questions linguistiques, des artistes, etc., des vers de M. Tayland, de M. Gustave Lanctôt, de Cécile Norelle jettent leur note stable et fine: Baptiste nous apporte sa chronique new-yorkaise; Lambert Closes chante le mois de mai. Dans les pages féminines, nous trouvons un délicieux acte de Mme Georgine Lemaire, le Courrier de Madeleine, le Courrier Graphologique de Claude Ceyla, celui de Saint-Just, sur la poésie, etc, etc. Et pour clore cet ensemble d'un rare intérêt, un roman de Maurice LeBlanc, l'auteur fameux d'Arsène Lupin et autres volumes, et dont les "Yeux purs" publiés dans le numéro de mai de la Revue Moderne est peut-être le plus captivant qu'il ait écrit. Dans le même numéro "Mariage blanc" une superbe nouvelle illustrée de Jules Lemaître.

Ce dont nous félicitons la directrice de la Revue Moderne, et chaleureusement, c'est de garder à sa publication une allure si canadienne, où l'on se sent vraiment chez nous dans un milieu où la profondeur de la pensée s'allie avec l'élégance morale à la distinction intellectuelle la plus raffinée. Voilà la revue qui fait honneur à notre race, et contribue à la bonne réputation de Québec; tous les patriotes lui doivent leur encouragement et leur sympathie.

CROQUIS ET MARINES

M. Ephrem Chouinard, l'auteur de *Sur Mer et sur Terre* et de *l'Ariviste*, vient de publier *Croquis et Marines*, recueil de scènes, de types et de tableaux très agréables à lire. C'est comme un livre de souvenirs. Il ne faut pas s'attendre, dans ces nouvelles, à des aventures extraordinaires... excepté peut-être dans *Un duel à Halifax*. De plus en plus les ouvrages de M. Chouinard témoignent non seulement de qualités réelles de conteur et d'écrivain, mais un souci visible des devoirs divers qui s'imposent à ceux qui tiennent une plume: instruire, édifier ou amuser.

Croquis et Marines est rempli d'épisodes pittoresques et amusants; toutes ces petites histoires sont contées dans un style abondant et fleuri; parsemées de descriptions brillantes et de réflexions philosophiques pas ennuyeuses.

Dans *Croquis et Marines* alternent des pages d'un humour de bon aloi, amusantes au possible, comme toutes celles de la première partie du livre—*Croquis*—et des pages d'une grande mélancolie et d'une profonde douceur attendrie où l'on voit mieux l'auteur de *Sur Mer et sur Terre*. Tous ces récits cependant, quelque soit le ton que leur donne leur auteur, plaisent. Les traits de

mœurs maritimes cependant doublent le charme de ceux de la dernière partie du livre.

En somme, le tout sera goûté parce que tout est habilement écrit et pénétré de bonne humeur.

Nous ne saurions terminer ces quelques notes, sans féliciter sincèrement M. Chouinard pour l'importante contribution qu'il a apportée, depuis un an, à notre jeune littérature. Pourquoi M. Chouinard n'est-il pas venu plus vite quand l'on nous reprochait, avec raison, notre indigence absolue ; il n'y a pas si longtemps de cela. Était-ce timidité ? Il avait tort. J'ai tout lieu de croire que cette bonne littérature du terroir était prête depuis longtemps et je fais le reproche à M. Chouinard de ne pas l'avoir produite plus vite.

L'ACTION POPULAIRE

Dans l'excellente *Action Populaire* de Joliette, M. L. C. Farly, directeur de ce journal, a publié récemment une série de bons articles sur "nos mœurs électorales". D'une courte citation d'un article de l'*Action Française*, de Paris, écrit à l'occasion de la défaite du général Fayolle, M. Farly a tiré des commentaires et des réflexions pour une étude des plus copieuses sur nos mœurs électorales, à nous, du Canada-Français. Cette étude est l'une des plus fouillées qui aient encore été publiées sur ce sujet dont on conçoit toute l'importance.

Avec notre régime démocratique où la majorité gouverne, toutes nos institutions publiques sont dirigées par des chefs élus et les "élections" se multiplient dans tous les rouages administratifs ; et c'est comme si nous déposions tout le bonheur et le bien-être de notre existence entre les mains des chefs que nous nous choisissons. On peut concevoir alors l'énorme influence de nos mandants sur notre vie publique et même privée. Avec maîtrise, notre confrère de l'*Action Populaire* démontre cette influence prépondérante qu'exercent sur toutes les activités de notre vie ceux que nous avons élus.

Mais les partis politiques, malheureusement, tendent à devenir de plus en plus des associations qui ne se battent plus que pour la conquête du pouvoir ; les idées ne sont plus qu'au service des partis et il en est résulté comme une sorte de mésestime pour la politique et les politiciens. La politique n'est plus devenue, chez nous, qu'une affaire de famille et d'intérêt, une "association d'hommes marchant à la conquête du pouvoir ou entendant y rester" ; et, pour cela, on violera toutes nos lois électorales...

Tels sont les points développés dans cette étude de M. Farly que nous signalons à nos lecteurs. C'est une tranche de bon sens présentée fort convenablement. Ces articles de l'*Action Populaire* méritent d'être lus attentivement et d'être médités.

UNE OEUVRE HISTORIQUE

M. E. Z. Massicotte, l'archiviste consciencieux que nous connaissons, vient de compléter un *Repertoire des arrêts, édits, mandements, ordonnances et règlements* conservés dans les archives du Palais de Justice de Montréal.

La recherche de ces pièces, disséminées dans une masse de documents, la plupart d'importance mineure ou de nature étrangère, et souvent écrites sur des feuilles volantes, a nécessité, de la part de M. Massicotte, un travail long et ardu, mais grâce à lui, ceux qui veulent se rendre compte aujourd'hui du développement de Montréal, depuis 1557 jusqu'à nos jours, sauront où trouver des documents précieux pour faciliter leur étude.

Une remarquable préface par M. Victor Morin, président de la Société Historique de Montréal, ajoute à l'intérêt du travail historique de M. Massicotte.

LES ÉDITIONS DU "TERROIR"

M. C. J. Magnan, inspecteur général des écoles catholiques, a publié en brochure le texte de la conférence qu'il donnait, le 19 décembre dernier, à la Salle de l'Académie Commerciale, sous les auspices de la Société des Arts, Sciences et Lettres, sous le titre de *Un héritage sacré*, nos lois civiles concernant la famille, la propriété, l'école et la paroisse. Puisse ce beau travail produire de bons fruits.

En une fort élégante brochure d'une toilette typographique parfaite, le lieutenant-colonel Henri Chassé D.S.O., M.C., a fait un tirage limité de la conférence qu'il a faite, en janvier dernier, en la salle de l'Académie Commerciale, sous les auspices de la Société des Arts, Sciences et Lettres sur ses *Souvenirs de guerre*. On sait le succès de cette belle conférence. La brochure qui vient de paraître est précédée d'un tableau d'honneur des officiers du 22^e Bataillon Canadien-français tués à l'ennemi. Ces braves, ces glorieux héros dont les noms doivent être conservés dans tous les cœurs sont au nombre de vingt-neuf.

UN CATÉCHISME

M. l'abbé J.-B.-A. Allaire, directeur des sociétés coopératives agricoles de la province de Québec, vient de publier le *Catéchisme des Sociétés Coopératives Agricoles de Québec*. C'est une brochure de 72 pages publiée à S.-Hyacinthe. "Les services", écrit à l'auteur Mgr Bernard, de S.-Hyacinthe, "que ce petit livre rendra aux cultivateurs sont incalculables. Rapidement ils y trouveront et les règles à suivre dans l'organisation d'une coopérative et les principes pour la bien gouverner. C'est clair, c'est simple et c'est précis. Tout y est et rien de trop".

COLONISONS

Voici la belle saison qui va bientôt venir et avec elle les durs travaux des champs dans leurs diverses manifestations. Depuis quelques années, on parle surtout de culture et de colonisation intensive; on en parlait du moins durant toute la durée de la guerre, mais on devrait en parler encore davantage aujourd'hui en cette époque de la reconstruction. Car jamais la culture intensive n'aura été plus nécessaire que par le temps que nous vivons.

C'est la condition "sine qua non" de notre existence.

La culture intensive est le seul, l'unique remède à la vie chère. On aura beau chercher, on n'en trouvera jamais d'autres.

Mais il faut que la culture intensive marche de pair avec la colonisation intensive. Pour que l'on cultive davantage, il faut que l'on ouvre de nouvelles terres à la culture; il faut penser à l'avenir et la culture intensive ne doit pas de faire pendant une année ou deux seulement. C'est l'œuvre constante de tout l'avenir.

Il faut donc coloniser. C'est un grand principe; c'est une vérité absolument nécessaire au salut de notre pays.

Il faut coloniser parcequ'il faut cultiver. Les raisons que l'on invoque en faveur de la culture valent pour la colonisation; en effet, cette dernière prépare la première. Ce mot agriculture veut dire: "culture des champs". Or, c'est la colonisation qui "fait" les champs; c'est elle qui trace à travers les forêts et dans les solitudes des plaines le sillon que fécondera la culture, plus tard. La colonisation est à la culture ce que le labour est pour la culture elle-même. C'est la préparation nécessaire.

Rien ne servira de crier à la culture intensive si l'on n'agrandit pas le domaine de la colonisation.

Il faut donc coloniser avec intensité, d'abord pour faire de la culture, plus tard et pour une autre chose encore; parce que l'on n'a pas assez coloniser depuis un demi-siècle.

On veut notre province riche, forte aux points de vue économique et industriel comme au point de vue agricole. On n'obtiendra ces résultats que si l'on appuie le commerce, l'agriculture et l'industrie sur leur base normale, qui est la colonisation. On veut multiplier sur le vaste territoire de la province de Québec les villes florissantes; c'est en ce cas d'assurer à notre province une vaste banlieue agricole. Il faut opposer à l'armée envahissante des ouvriers des villes un nombre de plus en plus grand de vaillants troupiers agricoles, des régiments de producteurs.

Aujourd'hui, nous reconnaissons que nous n'avons pas suffisamment cultivé dans notre province; c'est un peu tard pour reconnaître notre faute; mais il est encore temps de la réparer. Il ne faut pas, pour cela retarder davantage à mettre, c'est le cas de le dire, la main à la cognée. Et si l'on n'a pas assez cultivé, c'est que l'on n'a pas suffisamment colonisé; c'est élémentaire.

Il est assez triste de constater que le Canada n'a pas seulement $8\frac{1}{2}$ de son territoire en culture; que de terrain et que de temps perdus. La province de Québec, en particulier, n'a d'occupées par les colons que $3\frac{1}{2}$ de ses terres explorées et arpentées. Trois et demi pour cent c'est dire 15,513,000 lots sur 44,215,000

C'est le cas de nous demander, avec un économiste de chez nous, récemment: Qu'est-ce donc que nos gens ont fait depuis trois quarts de siècle?

La réponse était facile à donner. Nos gens s'en allaient. Ils s'en allaient aux Etats-Unis, abandonnant la terre et compromettant la grandeur et les développements de notre nationalité. Et ils s'en allaient parce que l'on ne donnait pas à la grande question de la colonisation la place qu'elle doit occuper, qu'elle aurait toujours dû occuper, chez nous: la première, et c'est tout naturel, puisqu'elle est la base de tout. On ne commence pas à édifier une maison par le toit. L'on commence par le solage; et le solage de notre édifice national, c'est la colonisation.

Il faut donc coloniser et coloniser à outrance, si nous voulons nourrir les armées de plus en plus grossissantes des ouvriers des villes et nous nourrir nous-mêmes, à la campagne, sans avoir recours aux produits des autres provinces..

